IMAGES

64

UNE HEROINE RUSSE

Voici la jeune Rakhova, aide-médecin de l'armée rouge. Par son abnégation, son esprit de sacrifice, sa vaillance, elle a bien mérité de son pays. Le gouvernement soviétique lui a décerné la médaille « Pour la vaillance » qu'elle porte fièrement sur sa poitrine.

No. 682 — LE CAIRE (EGYPTE) — 5 OCTOBRE 1942

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent...

Yana

● *Allons, allons, remontez-vous. Puisque rien dans votre organisme n'est atteint, puisque jolie et intelligente vous pouvez aspirer à une existence normale, vous pouvez être guérie à coup sûr par un traitement des plus simples. Tâchez de faire un peu de sport, de vivre autant que possible au grand air. Mais, mieux encore, consultez un bon médecin de votre entourage (personnellement, je ne connais aucun praticien spécialiste en la matière) qui vous indiquera le moyen de vous fortifier, ce qui vous remontera à la fois votre physique et votre moral.*

Adel (Beyrouth)

● *Mais, mon jeune ami, votre histoire est de celles qui arrivent tous les jours. Vous aimez une jeune fille, elle vous aime. Vous tombez malade. Un ami — mais y en a-t-il ? — essaie de brouiller les cartes entre vous et profite lâchement de votre absence pour vous remplacer dans le cœur de la demoiselle. Guéri, votre première pensée est de la revoir. Vous la rencontrez par hasard, mais n'osez lui dire tout de suite ce que vous avez appris et, rentré chez vous, vous souffrez en silence et, ayant besoin d'un confident, vous m'écrivez, encore sous le coup de votre déception. Mais la jeune fille vous a envoyé trois lettres durant votre maladie et semble toujours nourrir pour vous les mêmes sentiments. Ne tergiversez donc pas et empressez-vous de lui dire tout ce que vous savez. Son attitude vous renseignera tout de suite et vous n'aurez plus à vous torturer.*

D.M. (Behamdoun, Liban)

● *Non, cher ami, non. N'interrompez pas vos études pour épouser la jeune fille de vos rêves. Ce serait détruire votre avenir qui s'annonce sous les jours les plus heureux. Vous voulez devenir médecin et vos parents sont d'accord là-dessus. Vous êtes bien jeune et la jeune fille aussi. Rien ne vous empêche, dans quelques années, de l'épouser.*

Huguette

● *Votre longue histoire est bien émouvante et contient bien des côtés dramatiques, mais j'ai la nette impression que votre mari vous reviendra, et pour toujours cette fois. De par son caractère et par tout ce que vous me racontez de lui, il se trouve, lui aussi, devant un cruel dilemme, non pas tant à cause de votre faute passée, mais de ses parents qui, naturellement, doivent lui monter la tête contre vous et employer toutes sortes d'arguments pour essayer de le détourner. Il ne peut se passer de vous, ni vous de lui. Toutes ces scènes, toutes ces ruptures n'ont pu, malgré tout, vous effacer de son cœur. Puisqu'il doit revenir vous voir, tâchez de lui témoigner le plus de douceur possible, d'apaiser ses tourments, de le traiter avec tous les ménagements possibles. Mais, avec cela, peut-être arriverez-vous à vos fins plus utilement en ne montrant pas trop d'empressements à vouloir reprendre la vie commune. Il faudra que de lui-même il revienne vers vous, que de lui-même il réalise tout ce qu'il perdrait en vous perdant.*

Oiseau en cage

J'ai dix-sept ans et ai terminé mes études au mois de juin dernier. Jolie, à ce qu'on me dit, de caractère assez gai, j'aime la vie et le monde, le mouvement et le reste. Cependant, la sévérité de mes parents fait que je mène une existence de la plus exaspérante monotonie. C'est à peine si ceux-ci me permettent de temps en temps d'aller voir une amie de pension et s'ils se laissent convaincre de m'emmener avec eux le soir au cinéma. Souvent, bien qu'il y ait du monde à la maison, mon père veut que j'aille me coucher avant onze heures. Si, dans ma chambre, je me livre à la lecture de quelque roman, ma mère me fait un long sermon et me menace de me priver de lecture. Comme un oiseau en cage, j'étouffe et n'ai personne à qui me plaindre, car mes parents ne me comprennent pas.

● *Evidemment, chère amie, j'admets que votre situation vous fasse souffrir, vous qui aimez tellement la liberté. Mais il est du devoir des enfants de se plier à la volonté de leurs parents. Néanmoins, je constate que vous êtes trop renfermée avec eux, que vous ne vous livrez pas entièrement, et cela crée une sorte de mésentente entre vous. Pourquoi ne prenez-vous pas votre mère comme confidente et ne la mettez-vous pas au courant de vos goûts et de vos préférences ? C'est souvent une question de manque de psychologie qui crée entre parents et enfants ce peu de compréhension si funeste dans une famille. Avec votre père aussi, montrez-vous plus tendre, plus affectueuse, sachez gagner son cœur au lieu de vous confiner dans une attitude hostile et méfiante. Vous le verrez, vous arriverez ainsi à de bien meilleurs résultats.*

Père angoissé

Je viens vous soumettre, cher monsieur, un cas bien délicat et je compte sur votre esprit d'observation et le sens psychologique dont vous semblez doué pour me tirer d'embarras. Voici la chose. Je vous la raconte le plus succinctement possible, en prenant mon courage à deux mains. Mon fils, âgé de dix-huit ans, me vole. J'en ai eu hier la certitude absolue. Profitant de ma distraction et de ce que mon portefeuille soit souvent placé n'importe où, il puise largement dedans. Je ne voulais pas y croire les premières fois que j'avais remarqué la disparition de quelques banknotes, mais, hier, je l'ai pris sur le fait. Il ne m'a pas vu et ignore que je l'ai surpris. Cependant, Dieu sait si, tant par mon attitude envers lui que par l'éducation que je lui ai donnée, il a reçu les meilleurs principes d'honneur et de probité. Vous me voyez désespéré et confondu. Je ne veux pas mettre sa mère au courant de la chose. Elle en deviendrait malade. Quelle doit être la manière d'agir d'un père en pareil cas ? J'attends votre réponse avec impatience.

● *Ce que vous me dites est bien pénible, et je conçois votre angoisse et vos tourments. Mais il n'est rien de désespéré dans tout cela. Votre fils, cher monsieur, est certainement sur un mauvais chemin et n'en accusez que de mauvaises fréquentations qui ont certainement influé sur son caractère bon et sincère de nature. Il se trouve aujourd'hui à un mauvais tournant et cela est bien caractéristique de son âge où, de la puberté, il se fait homme. Agissez donc tout de suite, avant qu'il ne soit trop tard. Mais n'usez pas avec lui de violence et n'employez pas de grands mots. Au contraire, pour arriver à toucher ses sentiments, prenez-le de côté et dites-lui quelle peine affreuse il vous cause, lui qui jusqu'ici était tout pour vous. Qu'il comprenne bien tout le bouleversement causé dans votre existence par son attitude indigne. Prenez-le par la tendresse et les sentiments. Faites appel à son cœur et à son cerveau, aux principes qu'il a reçus et à l'affreux destin qui attend celui qui agit contrairement aux règles de l'honneur et de la droiture. Promettez-lui de n'en rien dire à sa mère et arrivez à vous faire confier la raison de besoins d'argent aussi effrénés. Vous verrez, la situation n'est pas aussi grave que vous le croyez et votre enfant ne tardera pas à rentrer dans le droit chemin. Mauvaise influence de camarades, voilà tout, et seul un père affectueux et tendre comme vous l'êtes peut y mettre bon ordre.*

HORATIUS

UN NOUVEAU STUDIO

Nous apprenons que Saroukhan, le caricaturiste bien connu de notre ville, a eu l'heureuse idée d'ouvrir un studio pour portrait-charge et caricatures, chez A.D.A.M., 43, rue Kasr El Nil, afin de satisfaire les nombreuses demandes de ses amis et clients.

Nous lui souhaitons tout le succès qu'il mérite.

Il recevra ses clients tous les lundis, vendredis et samedis de 10 h. à 1 h. et de 5 h. à 7 h., ainsi que sur rendez-vous (Tél. 54891), à partir du lundi 5 octobre 1942.

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires
Bureaux: Au Caire: Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone: 46064 (5 lignes). Alexandrie: 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse: Poste Centrale - Le Caire

L'ÉCRAN de la Semaine

LE FRONT russo-égyptien

La fameuse période des cent jours critiques pour les Alliés, dont M. Lyttelton avait, au début de cet été, fait ressortir toute l'importance, a commencé, il nous plaît de le noter, bien plus tard qu'on ne s'y attendait généralement. La fin n'en est plus très éloignée, et l'on n'aperçoit pas encore que l'Allemagne ait réussi comme les années précédentes ces coups de main élargis en victoires irrésistibles. Aussi bien en Libye qu'en Russie, en effet, les Allemands n'ont progressé qu'après des semaines de lutte équilibrée. Nulle part, les retraites ne se sont transformées en catastrophes. L'armée qui se retire continue à faire front et le combat reprend sans cesse. L'été dernier encore, les percées allemandes se prolongeaient en vastes manœuvres d'enveloppement ; cette année, par contre, les poussées nazies se continuent sans terme en une lutte inexpiable.

Dans ces circonstances, la mise en échec des prévisions allemandes de date sont naturellement de la plus grande importance. Car le temps reste plus que jamais, à l'heure présente, un élément décisif de la stratégie générale. Ainsi qu'il avait été maintes fois souligné, ce serait déjà un grave échec pour les nazis si l'offensive principale vers le Caucase, l'Irak et l'Iran, en d'autres termes la bataille pour le pétrole, était retardée de quelques semaines, voire de quelques mois. Avec la résistance que les Russes ont opposée jusqu'ici et continuent d'opposer à Stalingrad et ailleurs, l'on se rend compte maintenant de l'étendue de cet échec. L'opiniâtreté soviétique a permis d'infliger à l'ennemi les plus grandes pertes en hommes et en matériel, et plus cette guerre périphérique entraîne les armées allemandes loin de leurs bases, plus elle dévore des hommes et du matériel.

En Egypte, d'autre part, après avoir remporté des succès assez substantiels et s'être avancé jusqu'à El Alamein, faisant peser ainsi une menace directe sur ce pays, le maréchal Rommel n'a pas pu mettre à profit les avantages qu'il s'était acquis. Il importait pour lui de défoncer le barrage des troupes impériales avant que celles-ci ne puissent retrouver leur vigueur initiale. Mais, ne pouvant déclencher plus d'une grande offensive en même temps, Hitler est obligé d'attendre la fin des grandes opérations en Russie pour jeter ses forces ailleurs. En attendant, le décalage dont les Allemands auraient dû théoriquement profiter tout de suite après El Alamein a disparu, et le circuit du ravitaillement intensif du Moyen-Orient a repris de nouveau à un rythme accru.

COMMEMORATION ROYALE

Sa Majesté le Roi a présidé la cérémonie de commémoration, à l'occasion de l'anniversaire du Grand Mohamed Aly, fondateur de la dynastie régnante d'Egypte. Sur notre photo, on voit l'Auguste Souverain, en compagnie de S.Em. le Cheikh El Maraghi et de S.Em. le Cheikh Abdel Meguid Sélim, Grand Mufti d'Egypte, pendant la solennité qui eut lieu jeudi de la semaine dernière dans la grande mosquée de la Citadelle.



L'Argentine

ROMPRA-T-ELLE AVEC L'AXE ?

Par les conséquences d'ordre militaire qu'elle pourrait provoquer et par le mouvement d'opinion qu'elle implique en elle-même dans la grande république sud-américaine, la recommandation faite par le Parlement argentin au gouvernement de Buenos-Ayres de rompre avec les puissances de l'Axe est intéressante.

De tous les pays de l'hémisphère occidental, l'Argentine est le moins américain de l'Amérique. Bien plus, elle a tenu à se « singulariser » à plus d'une reprise et, par rapport surtout aux Etats-Unis, à marquer les distances. A tort ou à raison, en effet, les Etats-Unis passent pour avoir vassalisé les autres républiques sud-américaines qui copient New-York dans tous les domaines et qui, intellectuellement, économiquement et militairement, se rattachent aux E.-U.

L'Argentine réagit contre cette docilité. Elle veut être la moins conformiste possible. Elle se souvient de l'Europe et de ses attaches avec le Continent. Catholique, elle entretiendra avec l'Eglise les relations les plus étroites. Un Congrès Eucharistique international s'est tenu à Buenos-Ayres, il y a quelques années, et c'est à des émissaires argentins que se sont adressés ceux qui désiraient récemment faire des sondages auprès du Vatican, en vue de faire des tentatives de paix. L'Argentine enfin se considère le champion de la latinité en Amérique du Sud, et on ne surestimera jamais, sous ce rapport, l'importance de ses sympathies extérieures. Elles ont puissamment contribué à déterminer son attitude politique.

Chose curieuse : les Allemands, encore qu'admirablement organisés (presse, parti, écoles et associations), sont moins nombreux que les Italiens dans ce pays. 3.000.000 d'Italiens vivent en effet en Argentine. Ils ont conservé avec la métropole des liens que des contacts réguliers assurés par les agents du Fascio et ceux des Affaires Etrangères ont gardés intacts et vivants. Spirituellement et intellectuellement, l'Argentine est orientée vers la France. Journaux et modes, livres, revues, pièces de théâtre venaient de Paris.

L'Argentine n'avait donc rien de spécifiquement « américain ». C'était loin d'être une république standard. Si la recommandation des parlementaires était adoptée par le gouvernement, l'Argentine s'alignerait au rang des puissances qui combattent l'Axe. Elle aurait une attitude conforme à celle des Etats-Unis. Elle se mettrait au pas et à l'heure de Washington...

Sous quatre drapeaux

DES TROUPES S'ENTRAINENT AU CANADA

Quatre gouvernements en exil entraînent leurs soldats, leurs aviateurs et leurs marins au Canada. Dans l'Ontario et la province de Québec, flottent les drapeaux belge, hollandais, polonais et norvégien. Les jeunes gens de ces pays ont franchi l'Atlantique d'un trait, mais pour atteindre l'Atlantique, que de détours ! Ils sont enfin arrivés. Les Hollandais se sont établis à Stratford, les Norvégiens à Toronto, les Polonais à Windsor ou à Owen Sound, et les Belges à Joliette. Ils sont fondus dans la masse des militaires. Portant l'uniforme canadien, c'est à peine si les gens dans la rue les distinguent, au nom de leurs pays respectifs brodé sur leur manche.

Les Polonais, qui furent les derniers à installer un camp d'entraînement, sont en train de monter une unité motorisée à Owen Sound, sous le commandement du général Branislaw Duch, chef de leurs forces armées dans le Dominion. Les recrues fournies par les communautés polonaises des Etats-Unis sont très nombreuses. Conduits par le général W. Steffens, les Norvégiens s'appliquent à devenir pilotes, bombardiers, observateurs ou opérateurs de radios dans leur aviation royale. Ceux d'entre eux qui ont achevé leur instruction prennent part aux raids exécutés par les escadrilles britanniques. Dans la baie de Toronto et à Vancouver, les marins de Norvège aussi se regroupent. L'armée norvégienne a installé son quartier général canadien à Ottawa. Quant aux Hollandais, ils ont appelé leurs casernes du nom de la princesse Juliana, laquelle, d'ailleurs, réside à Ottawa et fait de très fréquentes apparitions parmi ses soldats. Ceux-ci apprennent l'art moderne de la guerre dans une usine désaffectée de Stratford. C'est l'ancien attaché militaire à la légation des Pays-bas à Berlin — le colonel G.J. Sass — qui les commande. Pour ne pas être dépaysés sans doute, les Belges enfin se sont choisi la ville de Joliette comme résidence. Joliette est située dans l'Etat de Québec, où l'on parle français. Ces Belges étaient pour la plupart établis au Canada. Mais il en vient continuellement de tous les coins du monde.

La Syrie

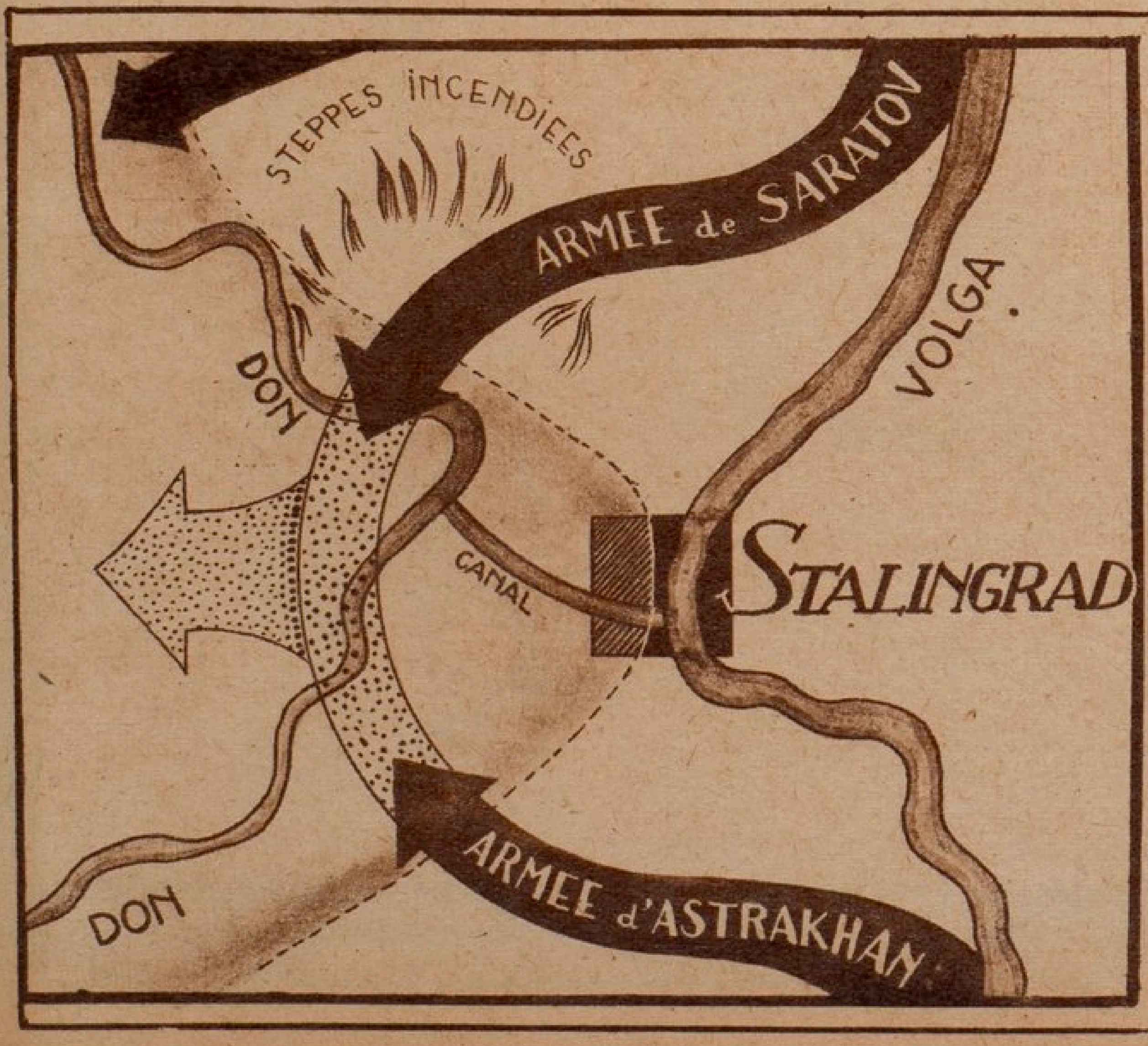
SON INDÉPENDANCE ET SON PRÉSIDENT



L'indépendance de la Syrie a été reconnue par la France combattante le 27 septembre 1941. La Syrie a fêté le premier anniversaire de cette proclamation par des manifestations et des réjouissances dont les télégrammes d'il y a quelques jours nous ont apporté les échos, en même temps, du reste, qu'ils nous donnaient le texte des télégrammes échangés à cette occasion entre le général de Gaulle et le cheikh Mohamed Tageddine El Hassani, président de la République syrienne.

En assumant la présidence de cet Etat, le cheikh Tageddine acceptait une lourde charge. Il avait eu des prédécesseurs différents, mais qui l'un et l'autre en imposaient. Le président Abed était un grand seigneur. Sa famille, qui est une des plus riches de Damas, avait derrière elle le prestige que lui conféraient une longue tradition d'opulence et l'habitude de la chose publique. Sous le dernier sultan ottoman, Abdul-Hamid, Abed pacha s'était déjà distingué à Stamboul. En Hachem bey El Atassi, d'autre part, la Syrie a connu un chef d'Etat patriote. Atassi bey appartenait à la première famille de Homs, et à une des principales familles du pays entier. D'une dignité de vie exemplaire et d'un désintéressement sans borne, il appartenait au bloc nationaliste dont il était le chef. Avec lui, c'est l'équipe du traité de 1936 qui accédait au pouvoir. On dit que les nationalistes syriens avaient tenu, pendant que la France était en guerre, à ne lui causer aucune inquiétude en Syrie. Ils estimaient que leur « lutte » pourrait reprendre à la cessation des hostilités. Les nationalistes, pour autant que nous puissions en juger, ont tenu parole.

Le cheikh Tageddine gouverne la Syrie, « indépendante et souveraine » depuis douze mois. On a énuméré l'œuvre qui a été accomplie sous la première année de sa présidence dans tous les domaines. En collaboration avec les Français combattants et avec la puissante aide économique et financière de la Grande-Bretagne, dont les armes ont libéré le pays, le gouvernement syrien a su éliminer le chômage, entreprendre plusieurs grands travaux publics, organiser le ravitaillement du pays, assainir ses finances et sa justice. Sur le terrain extérieur, le président a déjà dit son intention de se rapprocher des pays arabes. La Syrie a été reconnue par l'Egypte (dès le lendemain de la proclamation de son indépendance), par l'Arabie séoudite et par le Yémen. La Grande-Bretagne a accrédité un ministre plénipotentiaire auprès du président de la République syrienne. Ce diplomate est un militaire : le général Spears.

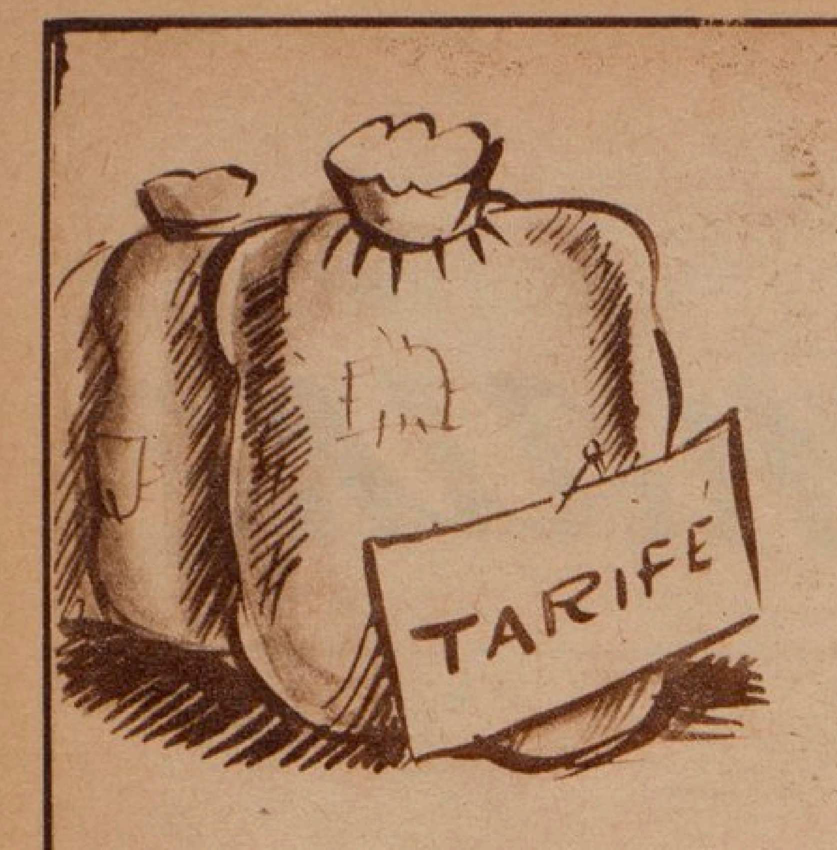




L'OFFENSIVE DE TIMOCHENKO

Pendant que la bataille fait rage dans les rues de Stalingrad, trois armées soviétiques, parties de Saratov, de Kletskaya et d'Astrakhan, contre-attaquent fortement sur les flancs des armées allemandes qui ont investi la place forte du Caucase. Si Timochenko parvient à mener à bonne fin sa brillante manœuvre, par la jonction de ces armées derrière le Don, les effectifs allemands qui combattent à Stalingrad, coupés de leurs bases de ravitaillement, se trouveront en posture très délicate. Notre carte indique la direction des poussées de Timochenko.

L'existence des fâcheux et des importuns est due au fait qu'ils n'écoutent jamais ce qu'ils disent.
(Walter Winchell)



Aussitôt qu'un article est tarifé... ... il disparait du marché. Que diriez-vous, messieurs, de tarifer le PROFITEUR... ...Pour qu'il disparaisse une bonne fois pour toutes!

Saroukhan 41

SOLUTION RADICALE, par Saroukhan

4 DISCOURS

M. Eden a dit :

La manière avec laquelle l'offensive au-dessus de l'Allemagne s'accroît peut être montrée par des chiffres. En juin et juillet 1940, la R.A.F. lâcha 3.500 tonnes de bombes sur l'Allemagne. En juin et juillet 1941, elle en lâcha 8.500 tonnes ; et en juin et juillet 1942, 13.000 tonnes furent lancées, et nous sommes en train de faire mieux.

Dire que le but de l'offensive est d'effrayer les Allemands est entièrement faux. Le but est de les paralyser et les rendre incapables de causer du mal de nouveau. L'offensive de bombardement s'est déjà justifiée. Je peux vous assurer que nous comprenons parfaitement l'importance qu'il y a à maintenir cette offensive et même à renforcer son poids de semaine en semaine et de mois en mois. Cela sera fait.

Wavell a dit :

La question qui se pose aujourd'hui est : « Que vont faire les Japonais ? » Je crois que, comme un boa qui a avalé un grand animal, ils veulent le digérer. Je ne pense pas qu'ils veuillent maintenant entreprendre quelque chose de grand, comme une invasion de l'Australie ou des Indes. Je crois que l'aviation va s'avérer le point le plus faible.

Le cœur du problème est la Russie, et c'est là une question qui affecte les Indes. La fin de la saison de campagne en Russie approche, mais la question du climat doit être étudiée avec grand soin. On m'a toujours dit que nous ne pouvions pas nous battre dans le désert occidental en été, mais nous l'avons fait, et la saison des pluies en Abyssinie n'a pas gêné notre campagne.

M. Attlee a dit :

Nous avons parcouru une route sombre et rocailleuse ; nous avons gravi une pente pendant tout ce temps. Nous ne pouvons dire combien de temps encore durera notre pèlerinage, mais nous pouvons apercevoir à distance des montagnes agréables. Lorsque la guerre sera gagnée, les Nations Unies ne doivent pas prendre du repos. Nous devons poursuivre le but que nous nous sommes proposés, et réaliser la tâche que nous préparons maintenant : c'est-à-dire l'établissement d'une paix mondiale basée sur les principes de la Charte de l'Atlantique.

Hitler a dit :

Je déclare au peuple à l'intérieur : « Ne vous inquiétez pas ». J'en appelle à tout le peuple allemand au nom de ses soldats, mais je voudrais que l'on sache, en ce moment, que chaque saboteur au sein de la communauté sera impitoyablement détruit.

Au moment où la fleur de notre jeunesse se trouve au front et risque sa vie, il n'y a pas de place pour les criminels et les bons à rien nuisibles à la nation. Nous prendrons soin pour que non seulement les personnes non décentes meurent au front, mais qu'aussi les criminels meurent à l'intérieur.

Nos soldats ne peuvent pas sacrifier leur vie sans être sûrs que leurs familles à l'intérieur seront protégées.

M. Maisky

A DIX ANS D'AMBASSADE A LONDRES



M. Maïsky, ambassadeur de l'U.R.S.S. à Londres, qui, d'après les prétentions de Vichy, aurait été remplacé par M. Litvinov, est l'homme de la foi. En juin et juillet 1940, après le désastre français, il passe pour être le seul ambassadeur étranger accrédité en Grande-Bretagne qui ait conservé l'espérance. Les amis de l'Angleterre, ceux qu'on pensait être ses meilleurs connaisseurs, mettaient en doute sa puissance de réaction et sa capacité de résister à un éventuel assaut allemand contre les îles. Plus d'un représentant diplomatique en particulier se choisissait une résidence plus sûre à travers l'immense Empire, outre-mer. Seul Maïsky est réputé n'avoir pas flanché. Un correspondant anglais qui l'interviewait en ces heures dramatiques fournit sur son compte ce témoignage : « Il ne suggéra même pas le 17 juin, quand je le rencontrais, le jour même où le maréchal Pétain faisait connaître qu'il avait pris contact avec l'adversaire pour négocier un armistice ; il ne suggéra même pas que le gouvernement britannique pourrait s'éloigner, si peu que ce fût, de sa capitale... »

Quand il prit possession de ses fonctions à l'Ambassade des Soviets en Grande-Bretagne, il tenait que la première obligation de sa charge était d'édifier le pont qui, par delà les divergences, les préjugés et les conceptions contraires, devrait relier la Grande-Bretagne à la Russie. Les Russes ont beaucoup de territoires. Ils gouvernent sur l'étendue d'un immense pays des peuples sans nombre, disait-il. Au delà des mers, les Anglais possèdent le premier empire colonial du monde. Pourquoi, satisfaits les uns et les autres, ils ne se tendraient pas la main ? M. Maïsky a voulu être l'homme de cette amitié, et plus exactement : d'abord de la réconciliation entre les deux pays.

Il était déjà venu à Londres. Une première fois, aux alentours de 1913, il avait fui son pays, débarqué en Angleterre avec cinq livres sterling en poche. Mais c'est de l'histoire déjà ancienne, et que tout le monde connaît. En 1922, il entre sous le nouveau régime, dans le service consulaire. En 1925, il est nommé conseiller d'ambassade à Londres. Il y passe de longues années avant d'être rappelé à Moscou. Il devait revenir dans la capitale britannique comme ambassadeur en septembre 1932. Et c'est à l'occasion de ce dixième anniversaire que Staline lui a décerné l'Ordre de Lénine.

LA MAIN-D'ŒUVRE

manque en Allemagne

Dans leur guerre contre les Russes, les nazis sont obligés de maintenir une armée formidable et supérieure à toutes les armées allemandes connues auparavant. On estimait à 6.000.000 d'hommes les forces dont disposait le Reich au début de la campagne de France. Il développe sur le front oriental un effort bien plus grand.

Ce ne sont pas seulement des troupes qu'il faut conserver sur un front de 2.000 milles, mais tout un matériel qui doit franchir des distances considérables. Et on ne dit rien des forces affectées à la garde des pays soumis.

On peut, dans ces conditions, avancer que l'armée allemande est aujourd'hui supérieure de quelques millions d'hommes à ce qu'elle était pendant la campagne de France. Ses effectifs atteignent presque les 9.000.000 d'hommes. Sur les 20.000.000 d'hommes âgés de 18 à 48 ans, quelque 15.000.000 étaient employés dans l'industrie avant la campagne de Russie. Il n'en resterait plus que 10.000.000 dans les usines. 5.000.000 d'hommes ont été prélevés sur l'arrière pour augmenter les effectifs du front oriental et en combler les pertes. Il s'ensuit que l'industrie allemande — tout entière aujourd'hui mobilisée à la fabrication du matériel de guerre — a perdu 5.000.000 de travailleurs, dans le courant de 1942. Pour y suppléer, le haut commandement allemand a, on le sait, fait appel à la main-d'œuvre étrangère, à celle des pays soumis et aux prisonniers.

Les infirmes

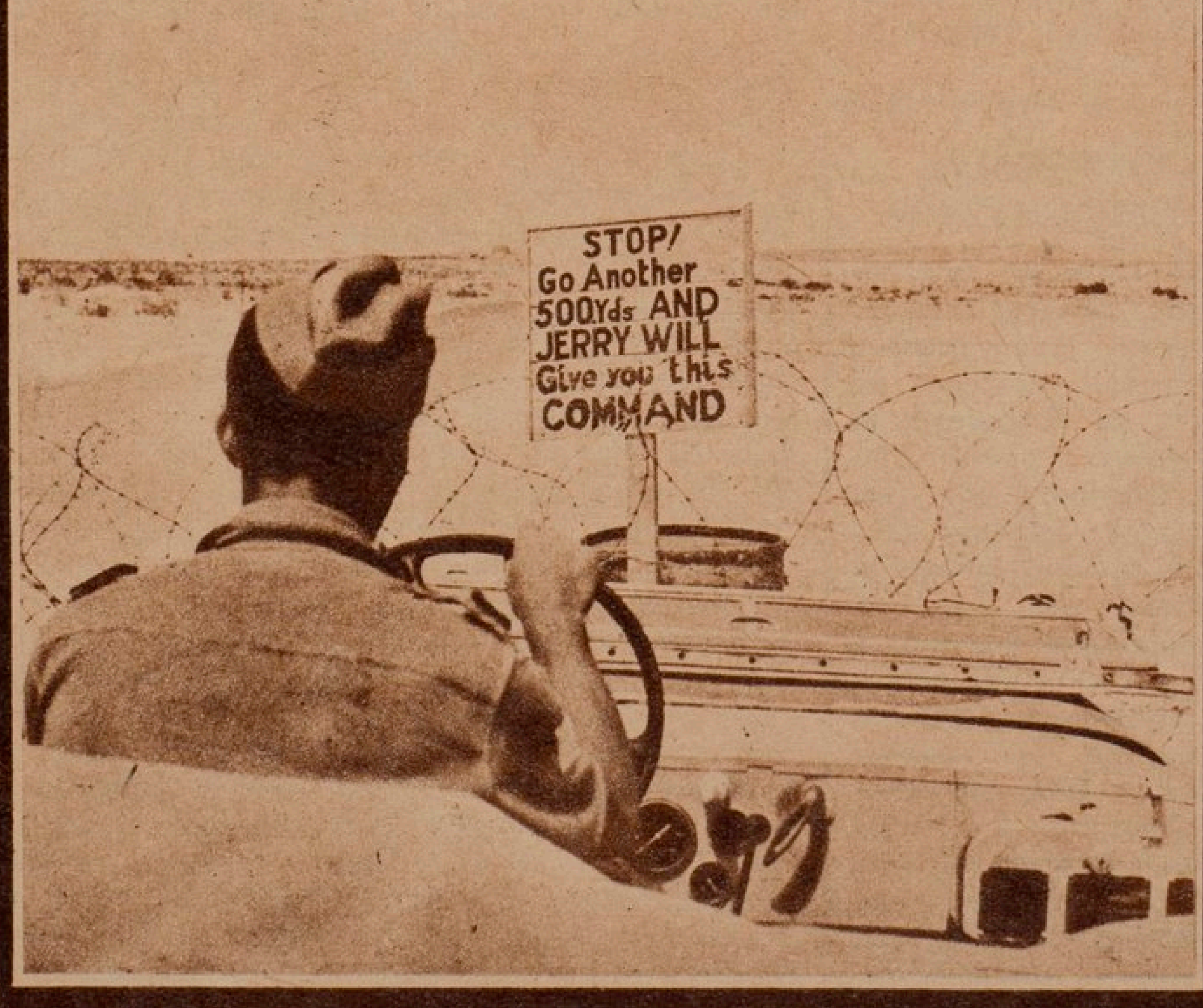
PARTICIPENT A L'EFFORT DE GUERRE

Les conseils de révision américains passent pour être très sévères. Dans ce pays où un homme normal est toujours un peu un athlète, les autorités du recrutement ne désirent que des constitutions absolument parfaites. Mais les recrues inaptes au service armé sont loin d'être dispensées de toutes obligations militaires. La campagne « anti-waste » qui se fait pour le matériel est encore plus nécessaire pour les hommes. Les Etats-Unis utilisent jusqu'à leurs infirmes. Aveugles ou cardiaques, tuberculeux ou sourds, l'industrie de guerre se charge de leur trouver du travail. Et un reporter a raconté une scène typique. Il assistait au départ d'un bombardier. Tandis que les mécaniciens examinaient l'appareil prêt à s'envoler, un homme jetait un dernier coup d'œil, si l'on peut dire, sur les instruments du tableau de bord : c'était un aveugle, lequel vérifiait tranquillement avec les doigts si tout était à sa place.

Plus que tous les autres réformés, du reste, les aveugles fournissent du bon travail. Ce n'est pas tant leur adresse naturelle qui les y fait parvenir, que la concentration d'esprit qu'ils s'imposent. 2.600 d'entre eux, par exemple, confectionnent, pour les intendances de l'armée et de la marine, matelas, draps de lits et édredons. Les casernes et hôpitaux de certaines régions ne sont fournis que par eux. Dans une usine qui fabrique des avions, dix-sept aveugles sont chargés de ramasser clous et rivets et de les classer par ordre de taille. Ils le font admirablement. Leur toucher est au surplus tellement précis qu'ils arrivent à différencier des objets que la seule vue ferait croire de même grandeur. L'Amérique a institué un département spécial pour l'utilisation des aveugles. « Ils sont capables de faire manœuvrer n'importe quel appareil et d'accomplir n'importe quelle besogne, a dit M. J.F. Clunk, chef de ce service. A leurs yeux éteints, ils suppléent par les autres sens. »

La cécité est une des infirmités les plus pénibles. Ce que peuvent les aveugles qui veulent absolument servir, les autres infirmes, par conséquent, le peuvent aussi. Il y a de moins en moins pour l'Amérique de déchets humains...

L'HUMOUR AUSTRALIEN DANS LE DESERT



« Arrêt. Si vous avancez de cinq cents yards encore, c'est Jerry (l'Allemand) qui vous donnera des ordres. »



« Savez-vous où vous vous trouvez ? » Le site est tellement uniforme que l'on risque de tomber entre les mains de l'ennemi.



ALICE DELYSIA CHANTE DANS LE DESERT

La célèbre chanteuse française, qui a connu à Londres, durant de nombreuses années, un succès éclatant, offre aux troupes du désert des concerts vocaux qui lui valent les ovations les plus enthousiastes de ses auditeurs. La voici en train d'entonner une chanson populaire au cours d'une manifestation pour l'amusement des troupes dans le désert.

Pertes allemandes

SUR LE FRONT DE RUSSIE

Dans une étude remarquable, M. Fritz Sternberg examine les chiffres des pertes allemandes en Russie.

Le haut commandement allemand, écrit-il, donne un total de 400.000 pour les 70 premiers jours de la guerre (deux fois le total des pertes subies pendant les 22 mois antérieurs à la campagne de Russie). En voici le détail (chiffres allemands) jusqu'au 1er décembre 1941 :

162.314 tués,
571.757 blessés,
764.705 disparus.

D'autre part, une estimation autorisée par la censure allemande et câblée par son correspondant à Berlin au « Berliner Bund » avance que « pendant ce printemps » les pertes allemandes se sont élevées à 1.500.000 hommes. Il est vrai, ajoute M. Sternberg, que les anti-nazis parlent de 5.000.000 « Ce sont des enthousiastes ».

En effet, en admettant les 1.500.000 hommes reconnus par le Reich, on arrive à une moyenne quotidienne de 6.000 hommes « perdus » environ — ce qui correspond bien avec les communiqués russes. 1.500.000 hommes signifient en tout état de cause que 187.000 hommes ont été perdus par mois : ce qui représente 40% de pertes en plus de la moyenne mensuelle établie pour l'autre Grande Guerre et sur tous les fronts. M. Sternberg, devant la concordance des données allemandes et soviétiques, pense que les autres estimations sont erronées.

Les Russes aussi bien que les Allemands ne tiennent pas compte des pertes dues à la maladie. Celles-ci ne figurent pas dans les chiffres que donnent les uns et les autres. En revanche, il faudrait déduire du total des pertes le grand nombre d'hommes portés à l'origine comme disparus et qui finissent par rejoindre leurs lignes. Et ceux des blessés qui reprennent du service actif. Le haut commandement allemand estime, dit M. Sternberg, que 40% des blessés retournent au front...

A Sébastopol

LES CAVERNES RÉSISTENT TOUJOURS

Une étonnante nouvelle nous parvenait récemment d'Ankara : des Russes, retranchés dans les cavernes de Sébastopol, auraient continué à résister malgré la chute de la ville pendant plus de deux mois. Les nazis auraient échoué dans toutes leurs tentatives de déloger ces héros tenaces de leurs retranchements, bien qu'ils eussent employé tous les moyens en leur pouvoir.

Ce n'est pas la première fois que les cavernes de Sébastopol jouent un rôle dans la défense de cette ville. Ces cavernes sont nombreuses dans les escarpements de la montagne Verte, d'Inkermann, du mont Voronzov, du mont Sapoune, ainsi que dans les antiques carrières, exploitées depuis des centaines d'années. Contre les Grecs, contre les Tartares, contre les Turcs, contre tous les envahisseurs qui attaquèrent Sébastopol, et les nazis pendant la guerre actuelle, les cavernes de la ville servirent aux défenseurs comme forteresses naturelles, pouvant tenir avantageusement contre toutes les armes mises en œuvre pour les détruire ou les obstruer. En 1854, lors du mémorable siège où les Russes défendirent leur ville contre les Anglais, les Français, les Turcs et les Egyptiens, les cavernes furent employées comme elles le sont aujourd'hui, et résistèrent victorieusement à toutes les attaques. A l'intérieur de ces cavernes se trouvent de nombreuses tombes, contenant les restes des soldats russes qui périrent dans ces repaires inexpugnables, pendant les sièges que la ville eut à soutenir à travers les siècles.

Aujourd'hui, de nouvelles tombes viennent s'aligner auprès de celles qui existent déjà dans ces cavernes, où — dans une atmosphère lourde et empestée — subsiste toujours l'âme héroïque de la Russie invincible.

LE SERGENT ELLIOTT, VICTORIA CROSS

Il y a quelques jours, on apprenait que S.M. le Roi George VI avait décerné au sergent néo-zélandais Keith Elliott la Victoria Cross, décoration destinée à récompenser des actes de bravoure et d'héroïsme exceptionnels.

A la tête de son peloton, dans les sables du désert occidental, Elliott a renouvelé l'exploit, demeuré fameux, du sergent York. Faisant bon marché de son existence, il n'a pas hésité à attaquer de front, à la grenade et à la baïonnette, plusieurs nids de mitrailleuses ennemis, et bien qu'il eût été atteint de quatre blessures, il mena ses hommes au succès. Cent trente prisonniers furent pris par cette poignée d'hommes.



Elliott est un véritable représentant du type néo-zélandais : trapu et massif. Il est très embarrassé de la grande publicité qui a été faite autour de lui. Lorsqu'on vint lui annoncer qu'il avait été décoré de la V.C., son premier soin fut de s'assurer que les hommes de son peloton avaient été justement récompensés pour leur participation à son exploit. « Remerciez les gars pour ce qu'ils ont fait, dit-il. Sans eux, je n'aurais jamais pu mener à bien cette attaque. Je ne veux pas camper le personnage du héros légendaire. »

Il naquit en 1916, et après s'être distingué, à l'école, comme joueur de football, il s'en alla cultiver la terre, dans sa ferme à Mangamaire, près de Pahiatua. A la déclaration de guerre, Elliott s'enrôla immédiatement. Il fut envoyé en Angleterre, et après avoir assisté à une partie de la bataille de Grande-Bretagne, il arriva dans le Moyen-Orient. Il combattit en Grèce et à Crète où il eut une blessure au bras. Ensuite, il prit part à la seconde campagne de Libye. Il se trouvait parmi les prisonniers néo-zélandais que les Britanniques délivrèrent lorsqu'ils prirent d'assaut Bardia.

On eut toutes les peines du monde à tirer d'Elliott quelques détails au sujet de l'exploit qui lui valut la distinction suprême. A contre-cœur, il exhiba son livret de paye relié en cuir. Le calepin était à moitié déchiré par les éclats de la balle explosive qui lui avait infligé trois blessures à la jambe. Le sergent Elliott déclara « qu'il ne s'était presque pas aperçu de ses blessures » et que, présentement, il était prêt à remonter en ligne. Il n'avait qu'un seul désir : celui d'aller rejoindre son bataillon.

Lorsqu'on vint lui apprendre la bonne nouvelle, Elliott se trouvait au mess. Il fut chaleureusement félicité par ses officiers et par les correspondants de guerre. Mais il poussa un soupir de soulagement lorsqu'il se retrouva seul avec ses camarades. Il ne demandait qu'à rejoindre son bataillon, mais, avant tout, il voulut signaler aux autorités que ses hommes méritaient autant que lui d'être récompensés. Il déclara que pendant l'attaque du principal nid de mitrailleuses ennemi, un de ses soldats fut terrassé par une grenade :

— Je crus qu'il avait son compte, dit Elliott, mais il se releva et repartit à l'attaque. Ils sont tous de cette trempe.

Des singes

ENTRETENUS PAR L'ÉTAT

Chaque matin des cris stridents viennent rompre le silence majestueux de l'immense roc de Gibraltar. Plus bas, sur un plateau, un soldat britannique s'apprête à répondre à un appel qu'il est seul à comprendre. Les singes de Gibraltar ont faim et réclament leur petit déjeuner.

Lorsqu'on examine ces étranges créatures aux yeux bridés, sans queue, aux bras aussi longs que les jambes, on imagine difficilement qu'elles ont une influence spéciale sur l'avenir de Gibraltar. Mais la légende affirme qu'aussi longtemps que le roc sera habité par les quadrumanes, il demeurera une possession britannique.

Ces singes remarquables sont intimement mêlés à l'histoire de Gibraltar et leur situation a été officiellement régularisée. Le gouvernement britannique leur reconnaît une allocation annuelle de 36 livres sterling. Ils reçoivent les soins d'un officier en charge, qu'on appelle « gardien des singes ».

En l'an de grâce 1704, lorsque l'amiral Rooke occupa Gibraltar, il fut accueilli par une troupe de singes, mais il fut incapable de découvrir par quelle voie les quadrumanes étaient parvenus jusque-là. Ces bêtes sont de la même espèce que les singes de Barbarie, et quoique la légende ait fourni deux explications quant à leur présence sur le roc, la version véritable est demeurée à l'état de mystère.

Les singes ont connu tous les sièges de Gibraltar. Au cours du fameux siège de 1780-1783, lorsque l'Espagne fit un effort désespéré pour reconquérir Gibraltar, plusieurs attaques-surprises furent éventées par les braves animaux, qui poussaient des cris perçants et avisaient ainsi les Anglais de l'arrivée de l'ennemi.

On dit que dans le temps ils étaient plusieurs centaines. Puis leur nombre tomba à six. En 1935, il y avait à Gibraltar onze singes adultes et quatre petits pleins de santé : Happy, Tich, Bo-Bo et Jean. Ils étaient aussi grands que des chatons. Au dernier recensement, douze pensionnaires répondirent à l'appel.

En général, l'officier affecté à l'entretien des singes est un officier d'artillerie qui prend ses quartiers à la Ferme de Tracy, à mi-chemin entre la ville et le roc. L'officier, outre ses devoirs militaires, endosse la responsabilité d'entretenir convenablement les animaux, et il est assisté par un soldat qui se charge de maintenir en état les creux habités par les singes.

Toute personne qui moleste ou fait du mal aux animaux est passible de peines sévères. Il est également interdit de leur jeter des pierres.

Un auteur anglais, Osbert Sitwell, rapporta dans un de ses livres que les singes de Gibraltar, au cours d'un été, se livrèrent au vol des portraits. Vraisemblablement attirées par le brillant des cadres en argent, les bêtes entreprenaient des expéditions dans les habitations et faisaient main basse sur toutes les photos exposées. Mais le fond honnête des singes reprenait bientôt le dessus, et ils allaient remettre leur butin en place. Seulement, ils n'étaient plus capables de replacer les photos là où ils les avaient prises. C'est ainsi que le colonel A. eut la désagréable surprise de trouver le portrait de sa femme dans la chambre à coucher du major B., et vice-versa. Il en résulta de tels scandales, un nombre si considérable de demandes de divorce qu'on jugea nécessaire de supprimer un bon nombre des animaux en en conservant seulement quelques-uns.

Le lait de chèvre est déjà connu comme remède efficace pour plusieurs maux d'estomac, y compris les ulcères et la tuberculose. Mais actuellement des expériences très intéressantes sont en cours : il paraît que l'homme qui absorbe du lait de chèvre tiré d'une bête nourrie de poison de lierre est à son tour immunisé.

(English Digest)

Les Australiens sont connus pour leur sens de l'humour. Même dans le désert, et jusqu'aux premières lignes du front, celui-ci n'a pas perdu ses droits. Ainsi, ils ont placé ces pancartes aux confins de la route d'El Alamein, à l'endroit où commence le « no man's land », et qui témoignent de leur bonne humeur et de leur optimisme.



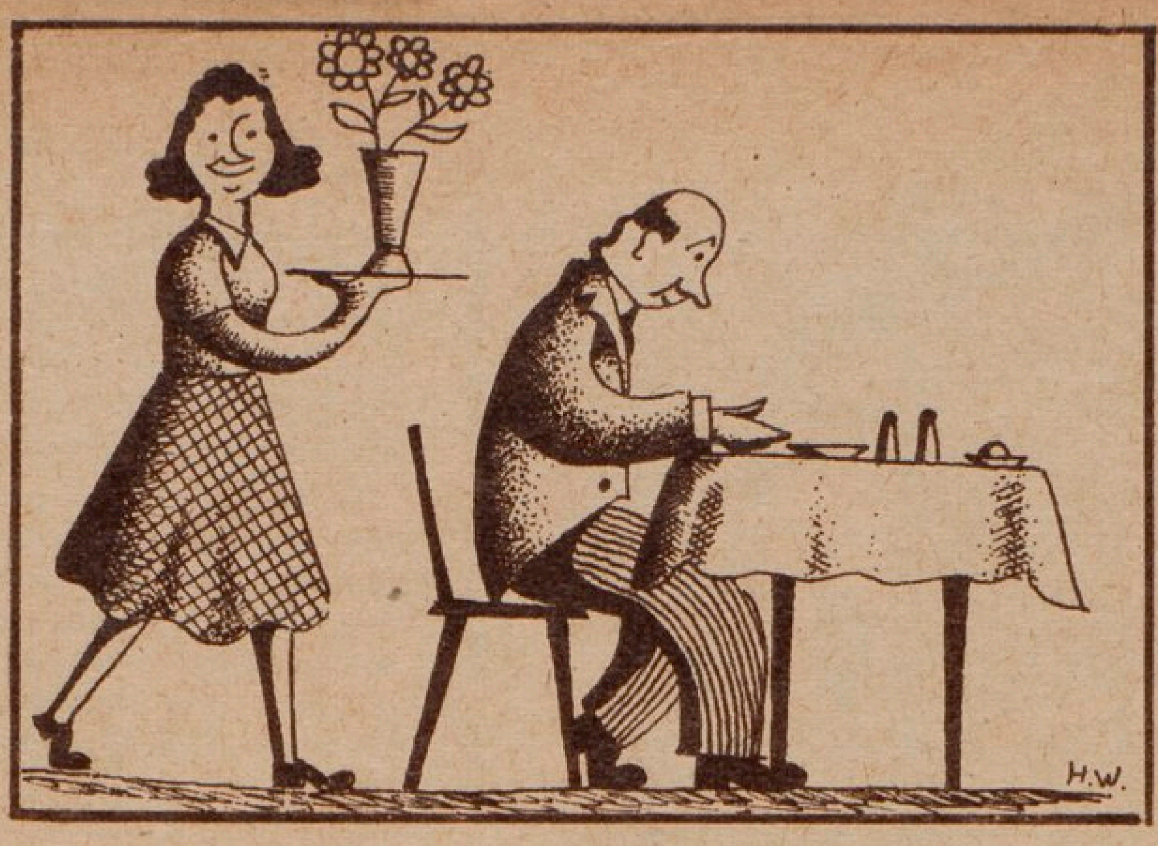
« Si vous comptez aller plus loin, prenez-en une », dit cette affiche placée quelque part près des lignes avancées alliées.



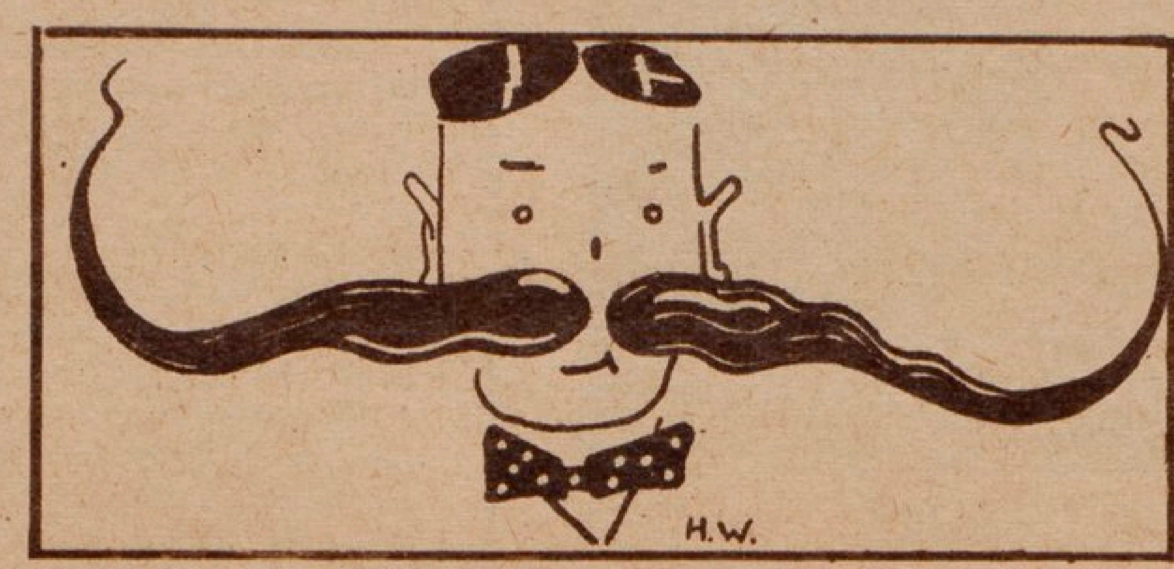
« Hé ! n'allez pas plus loin », semble dire cet écriteau placé au bout du front et devant lequel est venu s'arrêter un « Jeep ».



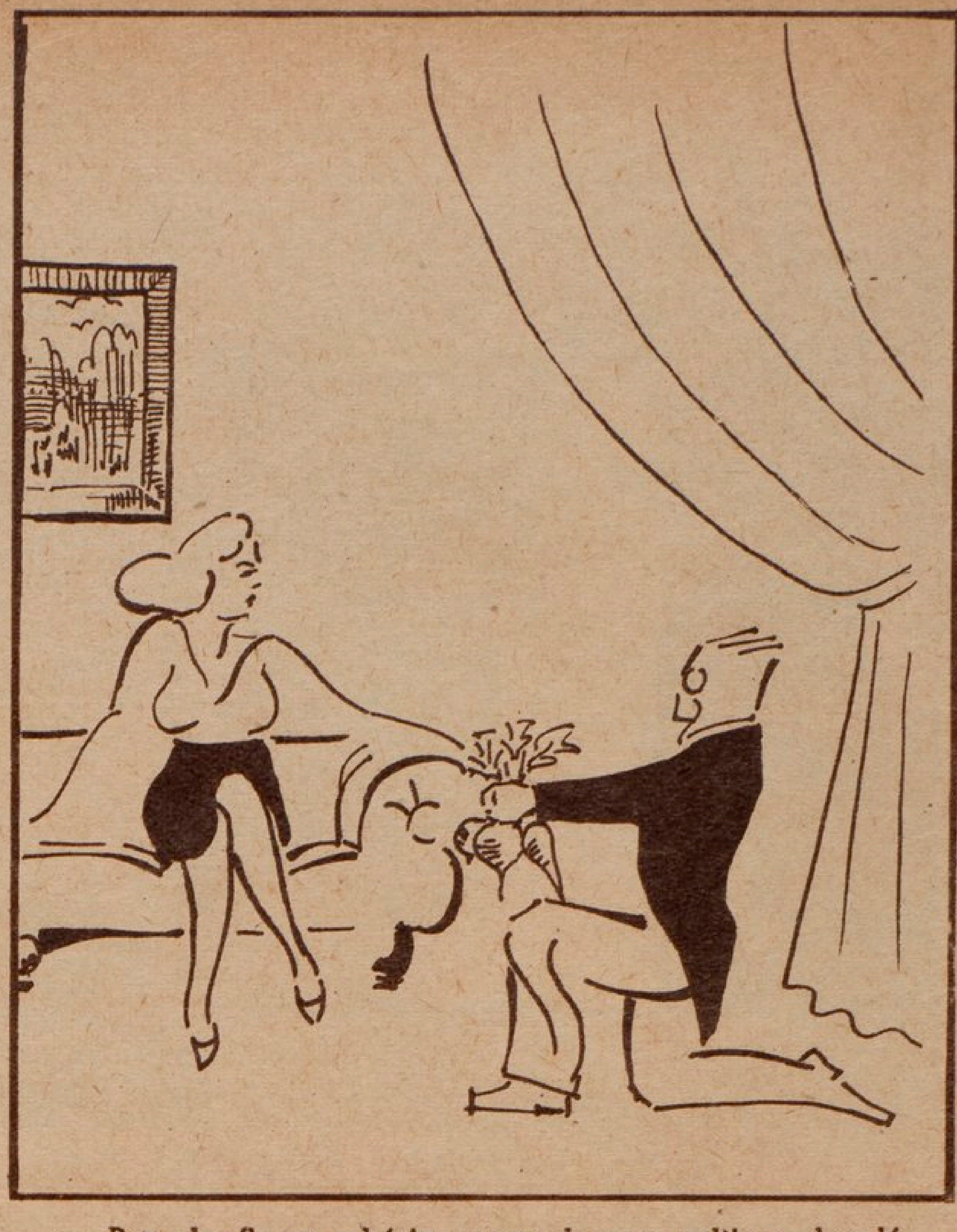
« Les fleurs ne nourrissent pas. Occupez-vous plutôt de la culture des légumes. »



« Ce pot de fleurs inutile ne nourrit pas le consommateur. »



« Vous feriez mieux de laisser pousser un article plus nourrissant », disent des caricatures publiées dans des revues de Palestine.



— Pas de fleurs, chérie, nous devons cultiver des légumes.



Une séance au cours de laquelle les Palestiniennes s'initient à l'art d'une cuisine en rapport avec les temps actuels.



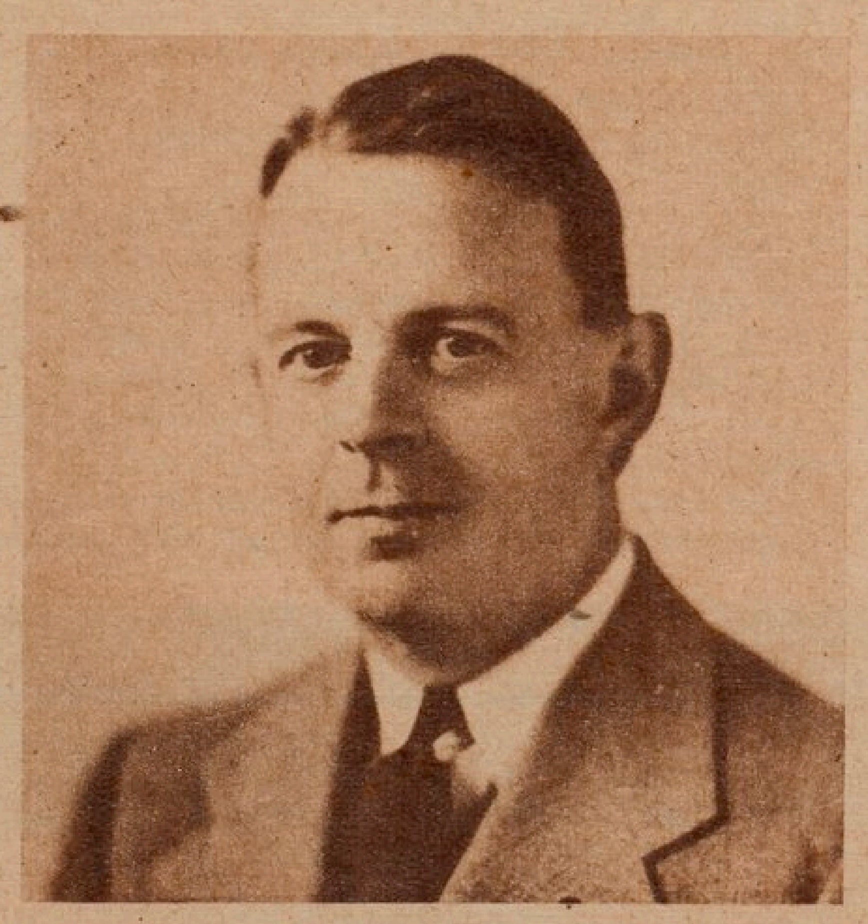
Lady Mac Michael, femme du Haut Commissaire britannique en Palestine, assiste à une séance organisée par le département du Food Control à Jérusalem.

Comment la Palestine fait face à son problème alimentaire

PAUVRES ET RICHES MANGENT LE MEME PAIN

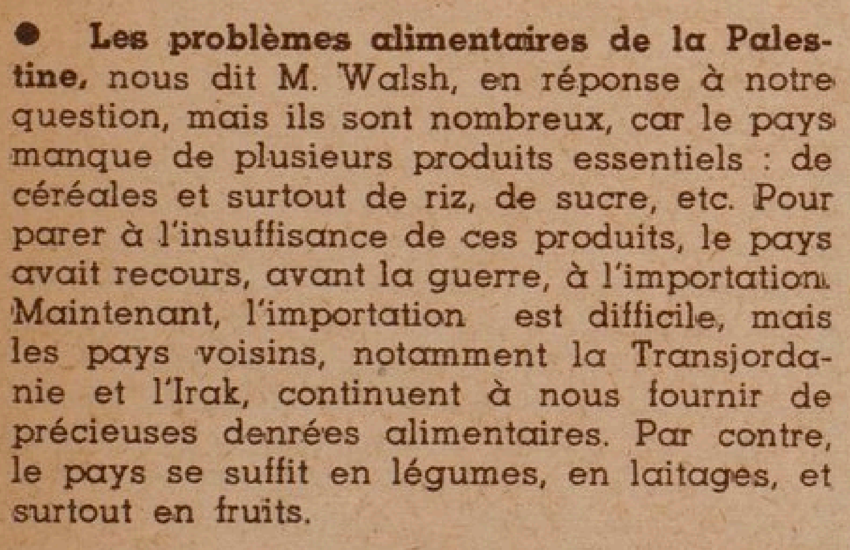
La Palestine est un pays qui dépend largement, pour son alimentation, des importations étrangères. Aussi, dès le début de la guerre, le problème alimentaire s'y est-il posé avec acuité. Quelles sont les données du problème et comment a-t-il été résolu, voilà ce que nous avons demandé à Monsieur Walsh, contrôleur de l'alimentation en Palestine.

Les déclarations de M. Walsh seront lues avec intérêt par nos lecteurs. Elles seront aussi examinées avec soin par les autorités du ministère de l'Approvisionnement qui voudront certainement savoir quelles sont les solutions qui ont été apportées, dans un pays limitrophe, aux problèmes qui les préoccupent.



M. Walsh, contrôleur de l'alimentation en Palestine dont on lira les intéressantes déclarations.

● **Les problèmes alimentaires de la Palestine**, nous dit M. Walsh, en réponse à notre question, mais ils sont nombreux, car le pays manque de plusieurs produits essentiels : de céréales et surtout de riz, de sucre, etc. Pour parer à l'insuffisance de ces produits, le pays avait recours, avant la guerre, à l'importation. Maintenant, l'importation est difficile, mais les pays voisins, notamment la Transjordanie et l'Irak, continuent à nous fournir de précieuses denrées alimentaires. Par contre, le pays se suffit en légumes, en laitages, et surtout en fruits.



● **Le problème qui se pose à nous** est le même que celui qui se pose dans tous les pays affectés par la guerre, à savoir : étant donné l'insuffisance des denrées par rapport à la consommation, comment assurer une distribution équitable de ces denrées parmi tous les éléments de la population, riches et pauvres. Le système des cartes de rationnement est la première solution qui se présente à l'esprit. Cependant, dans un pays cosmopolite comme la Palestine, ce système pourrait présenter des inconvénients. Ainsi, par exemple, la population arabe du pays est habituée à consommer plus de pain que les autres communautés. Quelle devrait être la ration de pain ? Une ration suffisante pour les besoins de la population arabe ? Les stocks seraient alors insuffisants. Une ration moindre ? Ce serait injuste pour une fraction importante de la population.

Cependant, malgré ses inconvénients, c'est un système pratique. Nous essayons, toutefois, de retarder son application le plus possible. Depuis quelque temps déjà, le sucre est rationné : 600 grammes de sucre par mois et par personne. Le pain ne l'est pas encore, mais actuellement nous conseillons à chacun de s'inscrire pour ses besoins en farine et en pain auprès d'un boulanger ou d'un épicier. Ainsi, nous donnerons à chaque boulanger et à chaque épicier une quantité de farine ou de pain correspondant aux besoins de sa clientèle — et pas plus. Par ailleurs, chaque consommateur ne pourra plus bientôt se procurer de la farine ou du pain qu'auprès de son fournisseur habituel. C'est le système des cartes avec cette différence que, théoriquement, la quantité allouée à chaque consommateur n'est pas limitée. En pratique, elle l'est, car nous contrôlons les relevés des détaillants, et toute demande qui nous semble excessive est réduite à des proportions raisonnables. Toutefois, il est clair que ce système est plus souple que celui des cartes. S'il nous donne satisfaction, nous l'adopterons définitivement. Sinon, nous aurons recours au système des cartes.

Du reste, le pain, qui est l'aliment principal en Palestine, comme il l'est dans tous les pays d'Orient, a déjà fait l'objet d'une réglementation très sévère. Tout le blé produit dans le pays est réquisitionné par le gouvernement qui le distribue aux meuniers. Le mélange avec les autres céréales, dans la proportion de 70 % de blé, 15 % de maïs et 15 % d'orge, est effectué sous la surveillance de nos inspecteurs. Les boulangers sont tenus de produire deux variétés de pain seulement : du pain « européen » en miches rondes de 500 gr. ou de 1 kilo, et du pain oriental plat, en miches de 200 grammes. Le pain est ainsi le même pour tout le monde : il a la même consistance, la même forme, le même goût. Cette standardisation a un autre avantage : elle nous permet de mieux contrôler les prix.

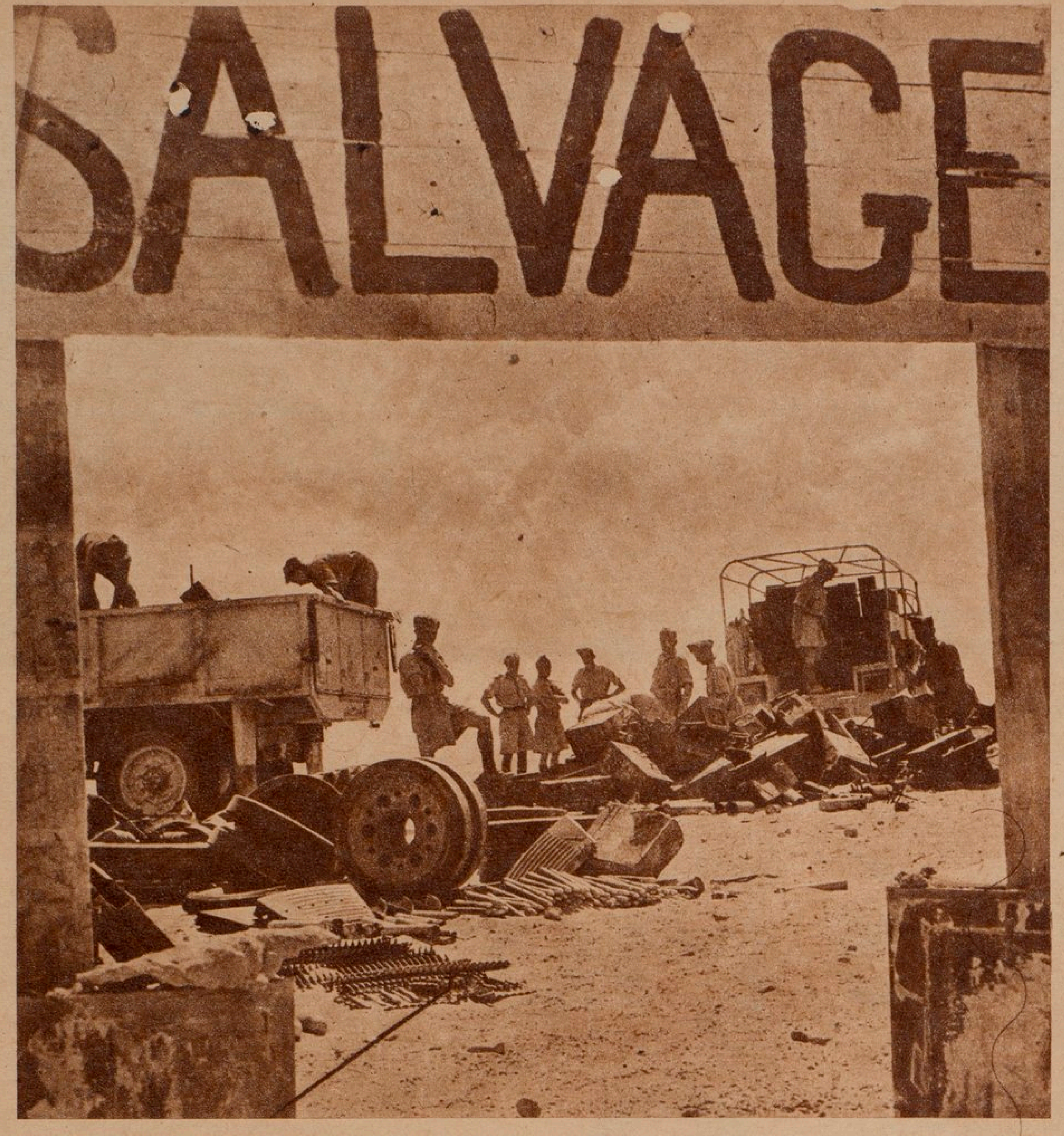
● **Comment fonctionnerait éventuellement le système des cartes ?** Voici notre plan : Chaque personne recevrait mensuellement une carte de rationnement divisée en 800 points et serait libre de choisir le genre et la quantité des produits alimentaires qu'elle voudrait acheter. Ainsi, moyennant un point, on pourrait obtenir 50 grammes de pain ou 40 grammes de farine. Pour un œuf, il faudrait deux points. 25 grammes de beurre ou de margarine : un point. La viande, la volaille et les poissons seraient distribués à raison d'un point pour chaque 25 grammes. Pour chaque 10 grammes de café, de thé ou de cacao, il faudrait un point, etc.

Ces 800 points, distribués sur un certain nombre de denrées alimentaires contrôlées, permettent d'obtenir une nourriture susceptible de produire 2.000 calories par jour. Les 1.000 calories restantes pour parfaire une alimentation quotidienne suffisante sont fournies par les fruits, les légumes et tous les produits alimentaires non soumis à notre contrôle.

● **Le marché noir ?** Il existe malheureusement comme partout ailleurs. Mais nous le combattons de toutes nos forces. Nous avons partout des inspecteurs très actifs. Les délinquants, que nous envoyons devant les tribunaux, sont punis très sévèrement. La loi prévoit pour chaque infraction des peines allant jusqu'à L.P. 500 d'amende ou une année d'emprisonnement, ou les deux peines réunies. De plus, le délinquant voit ses stocks confisqués et le permis en vertu duquel il exerce son commerce retiré pour un temps plus ou moins long. Comme vous le voyez, les sanctions sont telles que la presque unanimité des négociants de Palestine considère que le « profiteering » ne paie pas.

● **Nos moyens de propagande ?** Ils sont variés. Nous utilisons les affiches, la presse, la radio, la publicité directe par poste, les démonstrations publiques, etc. Mon département considère qu'il est nécessaire que le public soit informé des initiatives que nous prenons dans son intérêt et des mobiles qui nous poussent à les prendre. Ainsi le soutien de la population nous est plus facilement acquis, et c'est là une condition essentielle de notre succès.

Nous publions régulièrement dans la presse des conseils aux ménagères sur la manière la plus économique de préparer les repas familiaux. De temps à autre, des démonstrations publiques sont organisées au cours desquelles des mets préparés d'une manière nouvelle et économique sont présentés aux dames pour qu'elles les dégustent. A la radio, nos propagandistes diffusent nos recommandations au public. Tout cet effort est fourni par notre section spéciale de propagande.



Le matériel ramassé après une bataille sera transporté vers les ateliers de réparation.



Un moteur remis à neuf permettra à ce camion endommagé de reprendre la route du désert

RECUPERATION
du matériel dans le désert



Des enveloppes ayant contenu des bombes sont placées dans des caisses et seront dirigées vers des ateliers de réparation pour être mises à neuf.

Pneus, métaux, caisses de munitions, tout est ramassé soigneusement. Une fois réparés, ces objets serviront de nouveau aux troupes.

Après une bataille dans le désert, des hommes récupèrent toutes sortes d'objets, pneus, métaux, munitions qui, remis en état, pourront être employés de nouveau par les troupes. Cela n'est pas seulement sauver de l'argent, mais gagner de l'espace dans les bateaux de transport, deux facteurs fort importants pour la conduite de la guerre.



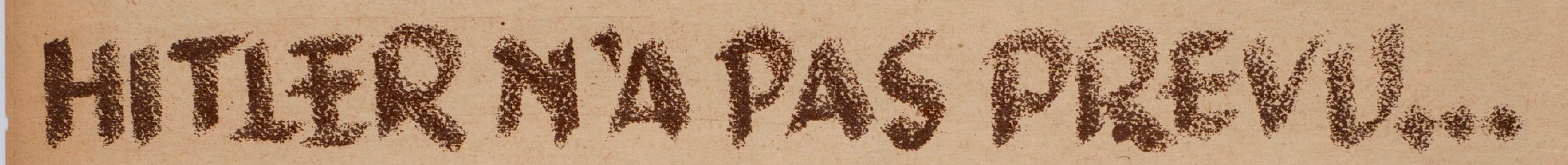
L'axe, les roues, le moteur, tout est remis à neuf par des soldats spécialisés.





Sur tous les fronts, les Russes font subir aux Allemands des pertes considérables et contre-attaquent avec un allant merveilleux. Voici des marins de la mer Noire montant à l'assaut.

GÉRAUD JOUVE M'A DIT :



Non, décidément, Géraud Jouve ne présente pas le moins du monde les caractéristiques indéniables d'un mélange de nègre et de mongol. Si cet astucieux auvergnat l'a dit un jour à Walther Darré, ancien ministre de l'Agriculture du Reich, ce n'était qu'une boutade, un artifice de dialectique propre à jeter le trouble dans l'esprit d'un de ces théoriciens à œillères dont le monde actuel nous offre une si grande variété. A la place de M. Darré, loin de croire aux effets d'une aliénation mentale avancée, nous aurions, au contraire, été frappés par la mobilité des yeux noirs étonnamment vifs de notre interlocuteur, et nous aurions sans doute pensé qu'il cherche à nous mystifier. Ce regard scrutateur et sans cesse à l'affût de la pensée reflète dans son acuité le don d'une magnifique intelligence. Ajoutez à ce trait saillant la marque d'une haute courtoisie, et vous vous représenterez à peu près l'homme.

L'entretien s'engage d'emblée sur les grandes questions de notre époque, car c'est bien une époque que nous vivons. Il n'est pas de sujets sur lesquels on ne puisse pas interroger M. Jouve. Représentant de l'Agence Havas dans les plus grandes capitales d'Europe, il a occupé des postes d'observation qui lui ont permis de mieux juger des événements et des hommes. Il ne fait aucun doute que le nom de Géraud Jouve eût été plus connu dans le monde, si les correspondants français avaient accoutumé, comme leurs collègues anglo-saxons, de faire précéder leurs dépêches de leur nom. Mais la tradition Havas les condamnait, sauf pour les télégrammes destinés à l'Amérique, à l'anonymat le plus absolu. Il faut retenir en outre qu'un journaliste comme Géraud Jouve qui a rempli des fonctions aussi délicates que celle de correspondant en chef à Berlin et dans les Balkans ne fut pas dévoué au seul service de l'opinion, ce qui n'est déjà pas peu. Il a joué aussi le rôle d'un précieux agent d'information, complétant utilement les renseignements pouvant être recueillis par les diplomates. C'est ce témoin que nous avons tenu à interviewer pour les lecteurs d'« Images ».

●

La mise à l'écart du général Brauchitsch au profit de Hitler, commandant suprême, ne signifie-t-elle pas que le Führer prétend se considérer comme un stratège et un tacticien, supérieur même à ses meilleurs généraux, et ne faut-il pas y voir un des premiers symptômes de ce qui nous est apparu depuis comme une véritable stratégie de confusion ?

Le limogeage de von Brauchitsch en décembre dernier a été suivi de celui de plusieurs généraux commandants d'armées. La querelle entre l'état-major et les généraux couvait depuis longtemps, car si l'état-major allemand considéra longtemps Hitler et le nazisme comme le meilleur instrument pour restaurer l'hégémonie germanique, Hitler, lui, considéra toujours l'armée allemande et son état-major comme un instrument pour réaliser ses vues propres qui allaient sans doute plus loin que les plus ambitieuses conceptions des militaristes prussiens de la vieille école.

Sur cette divergence initiale se sont greffés, dès le début, d'autres motifs de discorde entre l'état-major et Hitler. Ce dernier, il ne faut pas l'oublier, s'est senti longtemps méprisé, sinon brimé par les militaires de carrière. Dès qu'il eut éliminé le vieux maréchal von Hindenburg, Hitler s'arrogea la direction de l'armée, mais il ne put s'imposer immédiatement et dut se contenter de mettre en place quelques-uns des militaires qui étaient le plus ouverts aux théories nazies. Le 6 février 1935, Hitler, qui sentit le moment venu, réussit à s'imposer assez pour « débarquer » von Fritsch. J'ai raconté l'épisode dans mon petit livre « Mon séjour chez les nazis ».

A dater de ce moment, Hitler, résolu à faire la guerre, s'intéresse de plus en plus aux affaires militaires et délaisse l'architecture, qui était, jusque-là, son violon d'Ingres. Il étudie alors dans les livres et sur le terrain les campagnes de Napoléon.

●

Ne vous apparaît-il pas justement que Hitler perdra la guerre parce qu'il l'a conçue à l'échelle du continent européen exclusivement, et qu'il pensait en fait qu'une fois la France abattue, le dernier mot était dit ?

On peut dire en effet que, jusqu'à un certain point, Hitler a été prisonnier de l'histoire napoléonienne et qu'il n'a pas réussi à « penser » la guerre au delà de l'échelle continentale.

On peut également affirmer aujourd'hui que Hitler a été surpris par l'effondrement de la France et qu'il n'avait pas préparé la campagne d'Angleterre parce qu'il était persuadé que la Grande-Bretagne capitulerait dès qu'elle aurait perdu son alliée sur le continent.

J'ai encore dans l'oreille les propos de l'entourage immédiat de Gœring quelques jours avant la guerre, à Berlin. Ces jeunes nazis, officiers et fonctionnaires, se répétaient à l'envi que la guerre serait terminée avant que les réserves anglo-américaines aient été en mesure d'intervenir.

Ce fut aussi l'erreur du Fuehrer qui pensait pouvoir disposer d'un répit de quelques années, grâce à son accord avec l'U.R.S.S. et au compromis qu'il voulait conclure avec les Anglais après la défaite de la France.

●

Quelle vous paraît être à ce propos l'hypothèse la plus plausible concernant la fuite de Rudolf Hess ? Ce coup de théâtre shakespearien n'a-t-il pas semé le désarroi dans les esprits en Allemagne ? Cette dernière ne courait-elle pas déjà après cette paix de compromis qui, seule alors, pouvait la sauver du désastre dans lequel elle est maintenant engagée ?

Depuis juillet 1940 jusqu'au printemps 1941, Hitler espéra arriver à un compromis avec la Grande-Bretagne. Je crois, personnellement, que Rudolf Hess fut envoyé par Hitler. Voici pourquoi. Premièrement, parmi tous les chefs nazis, Hess est celui, et le seul, en lequel Hitler ait pleinement confiance. C'est un taciturne, mais il a toujours préconisé une entente avec les Anglais sur le dos des Russes. Au moment où Hitler l'envoie en Angleterre, il est décidé à faire la guerre à la Russie, mais, toujours hanté par le second front, il essaie de neutraliser l'Angleterre en lui faisant ressortir les avantages d'une guerre contre l'U.R.S.S. « pour le prof de toute l'Europe ». Hess était le mieux qualifié pour une telle mission. Après son échec, il était naturel qu'on le fît passer pour fou.

Le déroulement des opérations qui suivirent confirme cette thèse. Hitler essaie d'abattre la Russie en quelques semaines, mais il continue à multiplier les offres de compromis, soit par Berne ou Stockholm.

Hitler n'aurait certainement pas attaqué la Russie s'il avait cru qu'elle était capable de résister jusqu'au moment où les Anglais et les Américains seraient à même d'intervenir avec des armements massifs.

Tout en tenant compte de la volonté alliée d'amener la guerre à sa conclusion par l'ouverture d'un second front, convient-il d'attacher une très grande importance au facteur « moral », et celui-ci pourrait-il jouer à lui seul un rôle décisif ?

Pour un peuple comme les Allemands, le moral est fonction des conditions matérielles de la guerre. Je n'entends pas, par là, que le moral allemand s'effondrera parce que le Reich manquera de graisses ou de blé. Quoique gros mangeurs, les Allemands sont assez peu sensibles à la qualité de la nourriture pour pouvoir tenir longtemps avec des ersatz de toutes sortes. Ils sont entrés dans cette guerre avec le sentiment d'une supériorité absolue et énorme d'armements sur tous les adversaires possibles. Les campagnes-éclair de Pologne, de Norvège, de Hollande, de France, de Yougoslavie et de Grèce les ont confirmés dans cette opinion et, jusqu'à ces derniers temps, même en Russie, ils pouvaient avoir le sentiment d'une supériorité absolue dans les airs et sur terre, tant par le nombre des avions que par celui des tanks. Depuis quelques mois, cette supériorité est, sinon complètement abolie, du moins fortement contestée, et les villes allemandes qui souffrent des destructions de la R.A.F. sans que la Luftwaffe puisse procéder à des représailles parlent un langage compréhensible à tous les Allemands. C'est le langage des faits. Encore quelques leçons de ce genre, et nous reparlerons du moral allemand.

Pour l'instant, les jeunes fanatiques nazis qui le soutenaient sont en train de tomber par centaines de milliers en Rus-



Les Russes tentent par tous les moyens de couper les arrières des forces allemandes de Stalingrad. Des artilleurs de l'armée rouge en route vers une partie avancée du front.



Pour envoyer des renforts à Stalingrad assiégée, les Russes utilisent des pontons sur la Volga.

sie. Hitler, qui sait qu'il pouvait compter sur eux, les a mobilisés jusqu'à 17 ans au front. L'élite nazie est tombée.

•

En admettant, d'autre part, que l'opposition politique intérieure en Allemagne se soit résorbée peu à peu au contact des grands rêves d'hégémonie pangermaniste, les immenses difficultés auxquelles le Reich a maintenant à faire face ne sont-elles pas de nature à réveiller les anciennes tendances et à hâter par le fait même la décomposition intérieure, aggravant ainsi la crise du moral ?

Quoiqu'on ne puisse pas parler, en Allemagne, d'opposition au sens que nous donnons à ce mot, il reste assez de ferments de scepticisme envers le parti et le régime nazis pour susciter un mouvement défaitiste. Ce que je sais des sources axistes confirme le découragement croissant des générations qui ont connu l'autre guerre.

Mais, il faut bien le répéter, le moral allemand ne s'effondrera que sous les coups des Alliés, au spectacle immédiat de leur force matérielle croissante et efficace. Un premier pas est fait : la croyance en la supériorité matérielle absolue du Reich nazi est déjà ébranlée.

•

Au cours de votre mission à Bucarest après l'armistice, avez-vous eu des contacts avec des nazis qui vous ont éclairé sur les intentions de l'Allemagne à l'égard de la France ?

J'ai eu l'occasion d'approcher certains personnages nazis importants après l'armistice, en septembre et octobre 1940, à Bucarest, alors que j'étais déjà rallié à l'organisation du général de Gaulle mais encore, officiellement, correspondant en chef de l'Agence Havas dans les Balkans. Un de ces nazis, ministre plénipotentiaire de la Wilhemstrasse, rencontré par hasard à l'hôtel Athénée-Palace à Bucarest, en octobre 1940, me fixa, très à contre-cœur, sur les intentions du Reich envers la France, dans l'éventualité d'une victoire nazie dont notre homme ne doutait naturellement pas à ce moment-là.

Durant trois heures d'horloge, je ne le lâchai pas, lui extorquant à grand'peine des précisions. Il finit par me déclarer : « Il est encore trop tôt pour fixer les grandes lignes de la paix ; mais je sais que l'intention arrêtée du Fuehrer est de tracer une ligne ethnique définitive et nette entre l'Allemagne et la France et de procéder, entre nos deux pays, à de vastes échanges de populations. » « Où voyez-vous matière à des échanges massifs de populations entre nous ? » lui rétorquai-je. Et lui, gêné, de me dire : « Nous vous donnerons les Wallons ».

Quelques jours plus tard, comme je n'avais pas pu tirer davantage de ce ministre allemand, j'eus la bonne fortune de rencontrer une vieille connaissance, directeur d'un des plus importants organes nazis et familier des grands du régime. Il ne se fit point trop prier pour m'avouer que le Grand Reich Nazi englobERAIT tout l'est de la France jusqu'à Dijon et que la ligne ethnique tracée par son Fuehrer irait jusqu'à la Somme. Je dus insister davantage pour obtenir des précisions sur le sort des colonies françaises, mais ma peine fut largement récompensée et, s'il m'était resté un léger doute sur la « générosité » de Hitler à notre égard, il se serait définitivement dissipé lorsque ce directeur nazi me déclara : « En ce qui concerne vos colonies, je puis seulement vous assurer que l'Algérie restera française. » J'avais fort bien compris.

•

Nous savons que des hommes comme Churchill et Roosevelt, tout grands qu'ils sont, ne font qu'interpréter les réactions profondes de leurs peuples. Il n'en est pas de même des dictateurs. Ce petit grain de sable dont parle Pascal et qui a terrassé Cromwell me revient à l'esprit.

Déterminisme de l'histoire ou non, une mort inopinée de Hitler aurait-elle, d'après vous, des conséquences capitales sur le dénouement de la vaste conflagration qui embrase le monde ?

Je serais tenté de répondre en empruntant le mot du poète allemand Schiller : « L'histoire universelle est le tribunal des nations ». Hitler a certainement imprimé sa marque propre à l'Allemagne de ces dix dernières années, mais, à défaut d'Adolf Hitler, l'Allemagne telle que je l'ai connue de 1929 à 1932 aurait pu en fournir cent autres qui n'auraient guère agi autrement que lui.

La disparition de Hitler, au début de cette guerre, aurait eu une influence profonde sur le cours de la guerre. Pensez seulement aux camouflages qui auraient été possibles en Allemagne, par exemple après la défaite de la France, pour faire admettre à l'Angleterre une paix de compromis.

Aujourd'hui, la disparition de Hitler n'aurait plus qu'une importance épisodique. La guerre continuerait et la seule conséquence que l'on puisse raisonnablement prévoir serait l'accentuation plus rapide du flottement que nous constatons déjà en Allemagne.

Je partage votre façon de voir. Les hommes ne sont pas maîtres de leurs destins et Hitler, comme l'apprenti sorcier, ne peut plus arrêter le flot des forces qu'il a déchaînées. Sa disparition elle-même n'y réussirait pas.

Cela me rappelle les exhortations suprêmes que M. Coulondre, ambassadeur de France à Berlin, adressait au Fuehrer au cours de sa dernière entrevue avec lui. Sur le ton le plus pathétique, vous vous en souvenez, le diplomate français lui faisait entrevoir le péril mortel qu'il allait faire courir à la civilisation occidentale. Mais Paul Valéry n'écrivait-il pas lui-même, il y a dix ans, ceci qui demeure tragiquement vrai et actuel ?

« Celui qui entre en guerre ne peut plus prévoir contre qui, avec qui, il l'achèvera. Il s'engage dans une aventure incalculable, contre des forces indéterminées, pour un temps indéfini. Que si même l'issue lui est favorable, à peine la victoire saisie, il devra en disputer les fruits avec le reste du monde, et subir peut-être la loi de ceux qui n'auront pas combattu. Ce dont il est assuré, ce sont des pertes immenses en vies humaines et en biens, qu'il devra éprouver sans compensation. Voilà des certitudes. Il s'y ajoute une forte et redoutable probabilité qui est celle de désordres et de bouleversements intérieurs incalculables. »

A. N.



L'artillerie russe se montre sur toutes les parties du front d'une activité remarquable. Deux soldats soviétiques font feu contre des chars d'assaut ennemis.



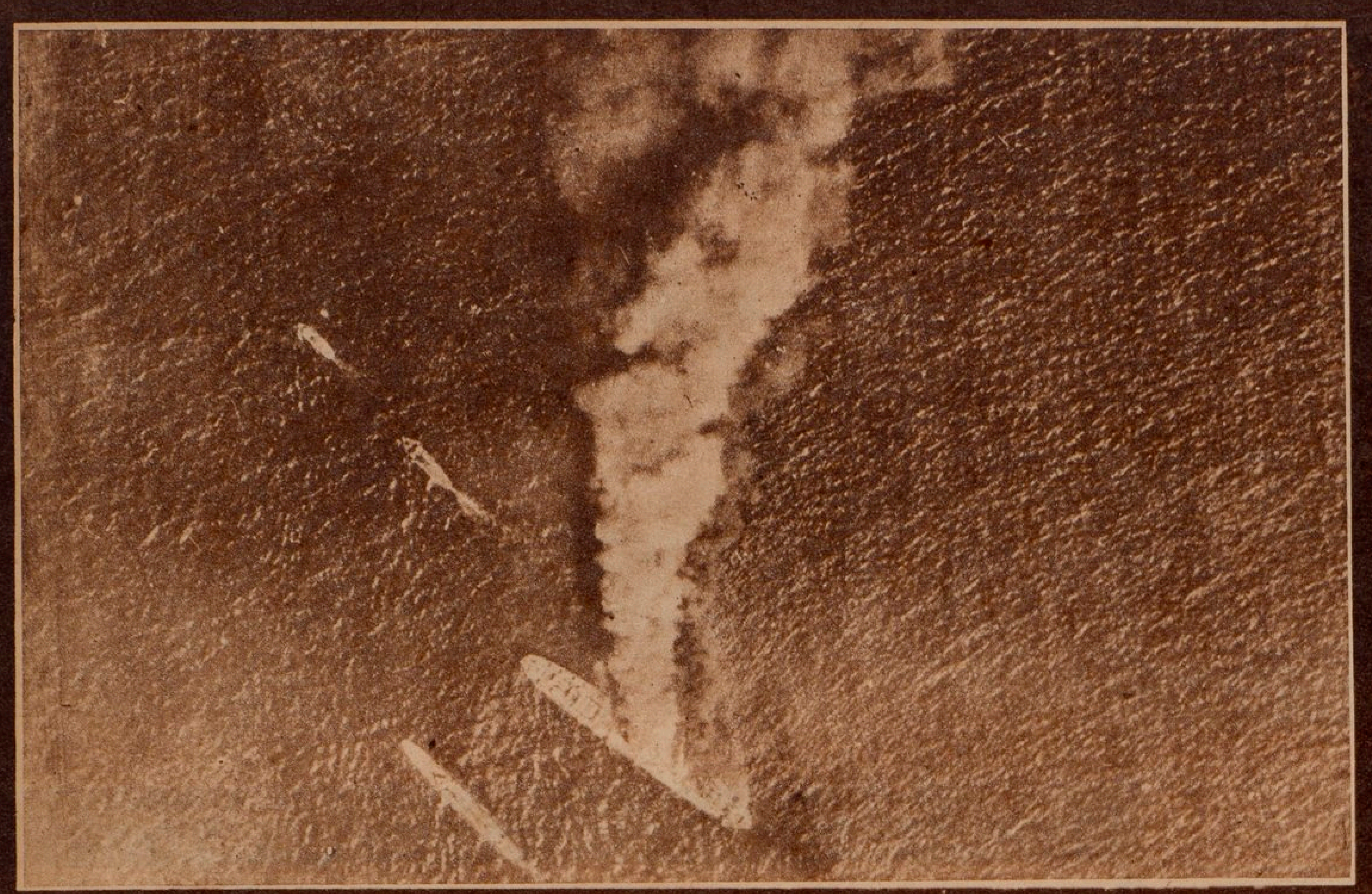
Des écoliers d'une ville située sur le front sud-ouest rendent visite à des soldats blessés, dans la cour de leur hôpital, et essaient de les distraire le mieux qu'ils peuvent.



Tous les Russes, grands et petits, hommes et femmes, luttent pour la défense de leur sol contre l'agresseur ennemi. Dans un bois, des partisans minent une route pendant qu'un des leurs surveille les alentours.



Sur le front du sud-ouest, des soldats spécialisés remettent en état des rails de chemin de fer dans une région libérée.



L'ACTIVITE BRITANNIQUE A L'OUEST

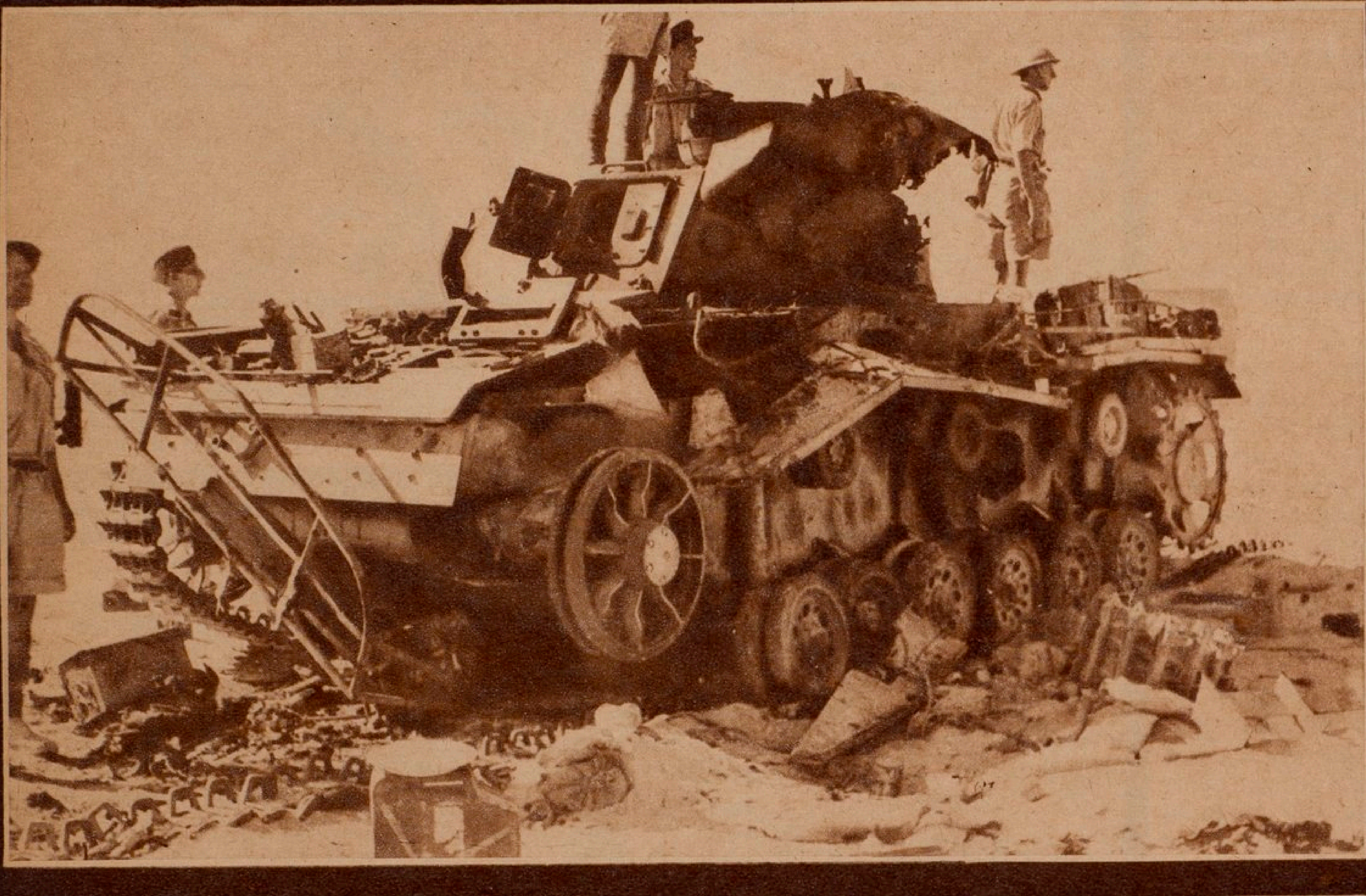
Bien que les communiqués ne signalent rien d'important dans le désert de l'Ouest, tant les patrouilles de terre que la R.A.F. font preuve d'une activité constante. Un navire de transport ennemi, qui apportait à Rommel des renforts en hommes et en matériel, a été envoyé par le fond dans la Méditerranée par deux torpilles aériennes.



L'ENTREE EN LI

A la suite de la déclaration de guerre du Brésil contre les pays de l'Axe, u
inter-américain, qui adopta à l'unanimité une résolution étendant le vote d'
du Chili, s'adresse au comité et déclare que son pays ne pouvait rester
se trouvent M. Amaro Bittencour, chef de la délégation brésilienne, le colo
du Chili. A droite : une grande démonstration anti-axiste eut lieu, dans le

Images-



Un tank ennemi détruit, dans le désert de l'Ouest, est actuellement utilisé par les troupes britanniques comme... poste d'observation.



EXERCICES D'

Des troupes britanniques se sont récemment livrées, dans une ville du su
à l'assaut de l'Hôtel de



De nouveaux renforts et munitions arrivent sans cesse à la Huitième Armée. Voici un canon débarqué dans un port du Moyen-Orient. Un canonnier fait le « voyage » du bateau au quai.



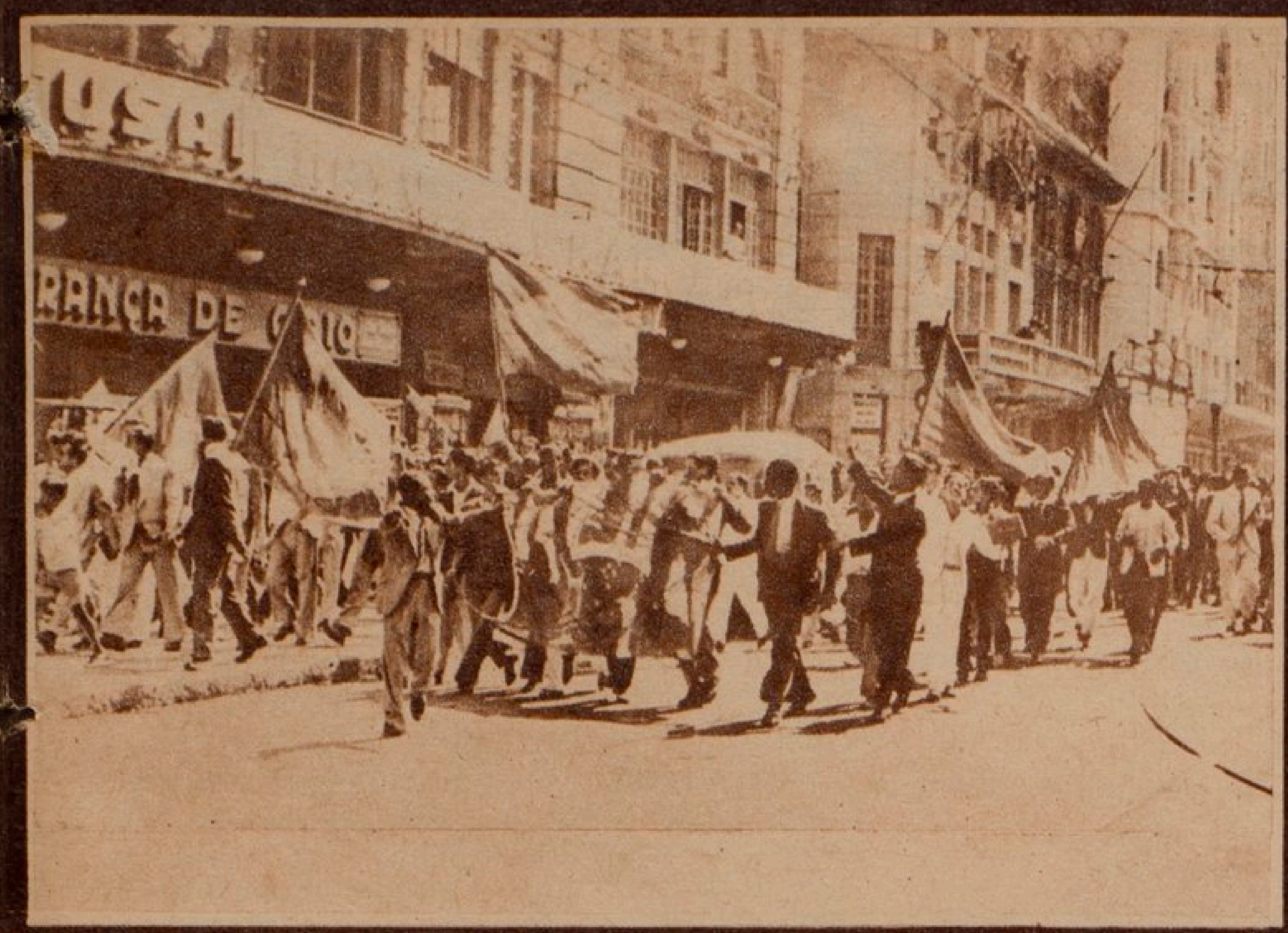
LIONEL ATWILL INCULPE

Lionel Atwill a été inculpé de parjure pour avoir nié les charges relevées contre lui concernant certaines atteintes à la morale commises dans sa résidence.



JANE WHITERS

La jeune star Jane Whiters, âgée de 16 ans, a don
Hollywood à de nouvelles recrues militaires e
le moins frénéti



LICE DU BRESIL

…, une cérémonie eut lieu à Washington organisée par le comité de défense …e d'adhérence et d'amitié à ce pays. A gauche, le major général Mujica. …ster indifférent à l'agression de l'Axe. Parmi les autres membres du comité … colonel Parodi (Argentine), le colonel Moscoso (Bolivie) et Loppez Larrain, …as les rues de Rio de Janeiro, la veille de l'entrée en guerre du Brésil.



DANS LES ILES SALOMON

Les mers entourant les îles Salomon sont sillonnées continuellement par des bateaux de transport américains remplis de troupes qui y débarquent des renforts pour contenir toute contre-attaque possible de l'ennemi.

Actualités

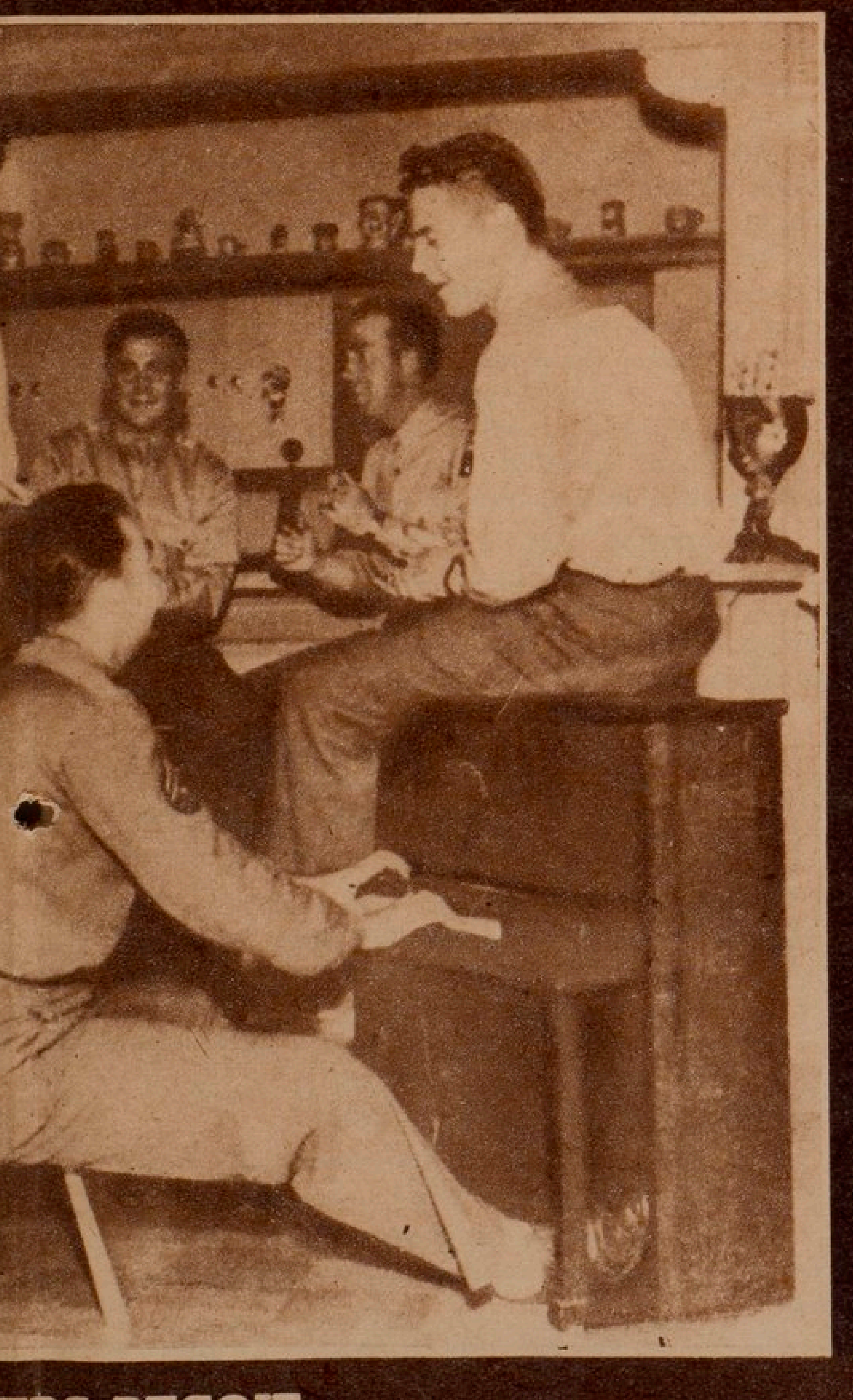


D'INVASION

…u sud de la Grande-Bretagne, à des exercices d'invasion. Les voici montant …el de Ville de la cité.



Des « chalands d'invasion » spécialement construits ont été utilisés pour la première fois dans les îles Salomon. En voici un débarquant un « Jeep » sur la côte de Guadalcanal.



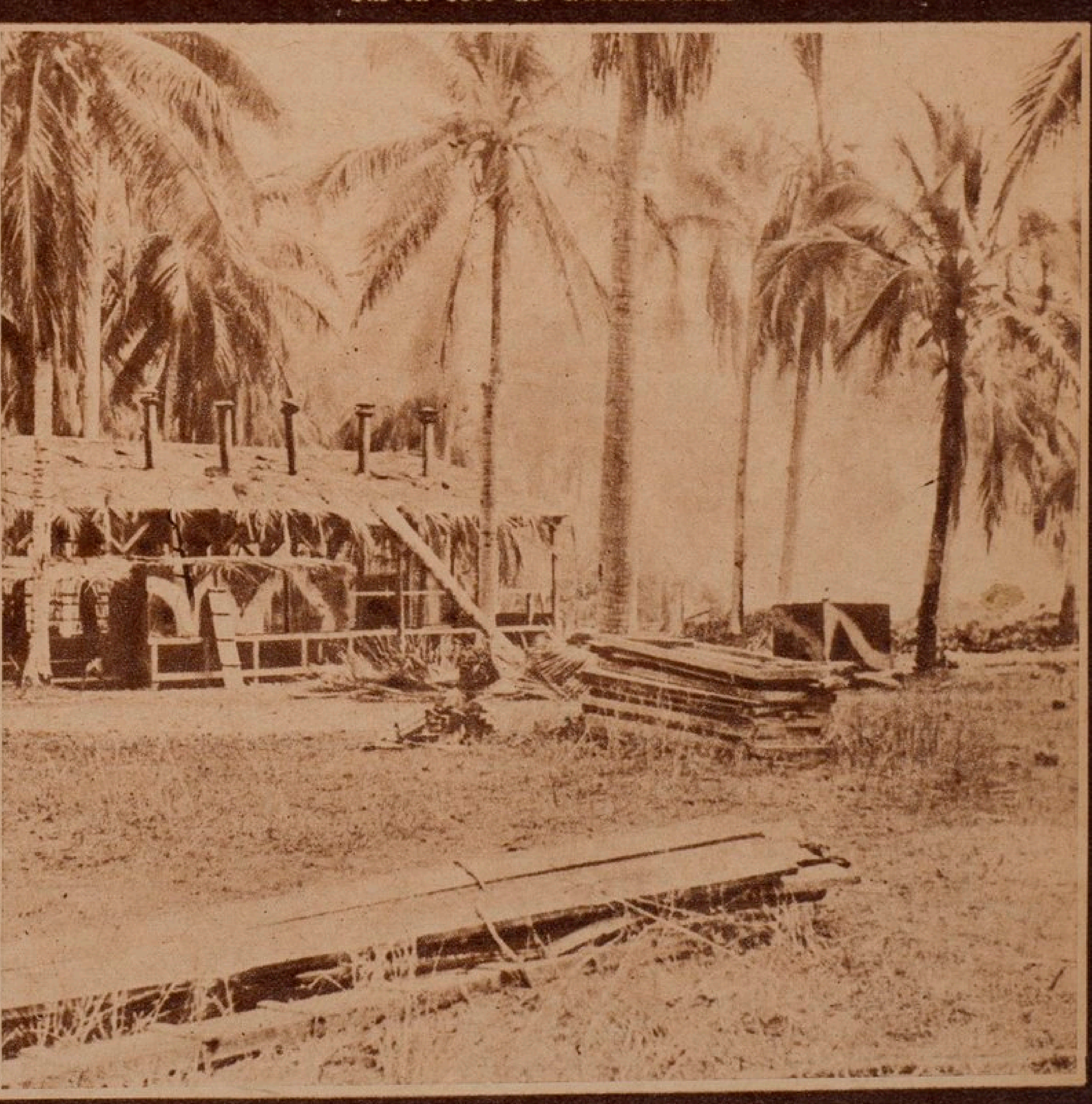
ERS REÇOIT

… a donné une réception dans sa résidence de …e se livre avec l'une d'elles à une danse pour …rénétique.



LE MARIAGE DE LANA TURNER

Ayant fui en avion avec Stephen Crane, pour l'épouser à Las Vagas, Lana Turner est revenue à Los Angeles où ses amis lui firent une ovation enthousiaste.



Vue d'un camp installé dans l'île de Guadalcanal par les Nippons d'où ils furent délogés par les troupes américaines qui maintiennent solidement, là comme ailleurs, leurs positions.

Un reporter à l'aventure

DANS UN MONDE EN GUERRE

par QUENTIN REYNOLDS

Quentin Reynolds est un journaliste et un écrivain des plus cotés aux Etats-Unis. En sa qualité de correspondant du grand magazine « Collier's », il a longuement séjourné en Europe et en Afrique, visitant les principaux théâtres d'opérations. De retour en Amérique, il a publié un ouvrage relatant ses aventures, intitulé : « Seules les étoiles sont neutres ». C'est de ce livre passionnant que nous avons tiré la série d'articles que nous présentons à nos lecteurs à partir de ce numéro.

Voici comment Quentin Reynolds présente son ouvrage :

Ce livre est aussi personnel qu'une rage de dents, un goût prononcé pour les épinards ou une tendance à porter des cravates de fantaisie. C'est l'histoire de ce que j'ai vu, des gens que j'ai rencontrés, au cours d'une année de pérégrinations à travers le monde en guerre. En aucune façon les pages qui vont suivre ne sont destinées à tracer un tableau analytique des campagnes militaires qui viennent de se dérouler, ou bien une description technique de l'effort de guerre anglo-russe.

Le conflit nippo-américain se développe à 10.000 milles de l'endroit où je me trouve, et je n'en sais pas plus long à ce sujet que ce que je lis dans les journaux.

Un correspondant spécial voyage plus longtemps, plus vite, mais apprend et voit moins que n'importe quel autre individu. Ce livre doit être considéré comme une démonstration de cette affirmation. Parfois l'un de nous se trouve, par hasard, en un endroit du monde où des événements importants se passent. Neuf fois sur dix, c'est le hasard qui arrange les choses.

Il arrive aussi que, par suite de circonstances indépendantes de notre volonté, nous nous trouvons exposés à certains dangers. Lorsque cela arrive, nous écrivons des articles exaltant notre attitude intrépide et ne manquons pas d'avoir recours à la fausse modestie qui fut inaugurée avec succès par Richard Harding Davies, notre père spirituel.

Des événements importants se sont produits au cours de cette année. L'un des plus saillants fut la Conférence de l'Atlantique, entre Winston Churchill et Franklin Roosevelt. Mais, à mes yeux, seul compte le fait que j'ai passé une demi-heure en tête à tête avec le Président et deux jours entiers en compagnie de Churchill. C'est pourquoi j'écrirai un compte rendu de mes entretiens avec ces hommes célèbres, plutôt que je ne m'attarderai à raconter toutes les phases de la rencontre de l'Atlantique.

Ceci explique pourquoi j'ai déclaré que ce livre est aussi personnel qu'une rage de dents. Les écrivains et les commentateurs qui se trouvent en Amérique depuis deux ans sont beaucoup mieux placés, pour décrire sérieusement la guerre, que nous autres correspondants qui nous sommes trouvés sur le théâtre des opérations.

Cependant, si vous voulez passer quelque temps avec Churchill, chez lui, et goûter sa conversation et ses plaisanteries au sujet de son pousse-café ; si vous voulez venir au Kremlin rendre visite à Staline, Molotov et Vorochilov ; si vous voulez assister à une opération chirurgicale en Russie, au cours de laquelle un praticien extrait d'un crâne de grands fragments de shrapnels ; si vous voulez passer une nuit au mess des chasseurs de nuit de la R.A.F. ; si vous voulez visiter les coulisses et assister à nos discussions sans fin avec les censeurs d'une demi-douzaine de pays ; si vous désirez assister à un bombardement sauvage sur Londres ou à une bataille de tanks dans le désert occidental ; si vous êtes curieux de connaître les sensations de celui qui se terre, le nez dans le sable, pour essayer de se dérober à l'attaque de cinq Stukas ; si vous voulez bien boire avec nous dans tous les bars qui existent entre Fleet Street et Le Caire, et si par le plus grand des hasards vous voulez connaître la vie d'un correspondant en temps de guerre... alors venez avec moi.

10, DOWNING STREET

Au cours du printemps de 1941, les nouvelles, en Angleterre, étaient rares. Nous avions exploité à fond toute la série de reportages qu'il était humainement possible d'effectuer. Nous avions interviewé tous les personnages importants ; les portraits des ministres du cabinet et des généraux avaient été publiés à l'envi dans tous les journaux du monde.

Un seul sujet était demeuré inviolé jusque-là : aucun de nous n'avait réussi à interviewer Winston Churchill. Le Premier Ministre avait opposé une fin de non-recevoir très nette à toutes nos demandes. En vain avions-nous insisté auprès de Brendan Bracken, alors son secrétaire parlementaire, pour qu'il persuadât le Premier Ministre de tenir des conférences de presse deux fois par mois, à l'instar du président Roosevelt.

— Le chef du gouvernement est trop occupé, nous avait dit Brendan.

JE VOULAIS ÉCRIRE UN ARTICLE SUR CHURCHILL

Quelques mois auparavant, j'avais écrit, pour le magazine « Collier's », un article sur le roi. Ce n'était pas une interview, je n'avais jamais rencontré le souverain, mais j'avais obtenu l'autorisation de le suivre lorsqu'il visita la ville de Southampton après une « blitz » particulièrement violente. J'eus l'idée de demander à Bracken qu'une facilité similaire me fût accordée en ce qui concernait Churchill. Désormais, le Premier était devenu un personnage de légende. Il était absolument nécessaire d' « humaniser » ce personnage. Que mangeait-il ? Que buvait-il ? Comment passait-il ses instants de loisir ? Je ne manquai pas de faire valoir tous ces arguments auprès de Bracken, lequel, à demi convaincu, me promit qu'il allait voir ce qu'il pourrait faire.

— Mais si Churchill me demande pourquoi cette facilité devrait vous être réservée exclusivement, que lui dirai-je ? Vos camarades n'ont-ils pas autant de droits que vous ?

— Dites-lui que j'ai été le premier à avoir cette idée.

— Certainement, et ensuite je lui demanderai de faire un autre arrangement pour les autres, répondit Bracken sarcastique. Vous savez bien que nous faisons notre possible pour vous traiter tous sur un même pied d'égalité. Nous ne pouvons pas faire de favoritisme.

— Mais, bon Dieu, je ne demande qu'à le suivre, je ne désire même pas lui adresser la parole.

Bracken me regarda avec suspicion :

— Vous seriez prêt à me trancher la gorge, pourvu que vous puissiez obtenir un entretien avec le Premier, n'est-ce pas ?

— Je ne dis pas non, confessai-je. Mais je me contenterai d'écrire un article comme celui que j'ai fait pour le roi. Je sais me tenir. Je ne me suis pas précipité vers Sa Majesté, la main tendue, et lui ai dit : « Salut, Majesté. Voulez-vous dire quelques mots pour « Collier's » ? » Est-ce que j'ai fait cela ?

— Probablement vous n'en avez pas eu l'idée, dit Bracken.

Découragé, je laissai tomber l'entretien.

ON ME TÉLÉPHONE DU 10, DOWNING STREET

Un soir, j'étais en train de dîner au Savoy Hotel, en compagnie d'Arthur Christiansen, rédacteur en chef du « Daily-Express », et de Red Mueller, de l'« International News Service ». Vers minuit, un garçon s'approcha de notre table :

— On vous demande au téléphone, M. Reynolds. C'est de la part de 10 Downing Street, dit-il d'un air solennel.

Je scrutai attentivement la physionomie de mes compagnons. Sûrement quelqu'un essayait de se payer ma tête. Il est rare qu'un correspondant soit l'objet d'un coup de téléphone de la part de la Présidence du Conseil et, dans tous les cas, cela ne se passe jamais au milieu de la nuit. Assis aux autres tables, des correspondants me regardaient avec un air qui ne me disait rien qui vaille. J'étais décidé à ne pas donner dans le panneau :

— Il a de drôles de façons, ce Winston, de me téléphoner à pareille heure. Dites au 10 Downing Street que je suis occupé et demandez-leur de me téléphoner demain dans la matinée.

Sans plus m'occuper du garçon, j'attaquai mon entremets.

Mais quelques instants plus tard, le garçon revint :

— On vous envoie une voiture, serez-vous prêt dans cinq minutes ?

— Mais oui, mais oui, je serai prêt, dis-je en regardant mon camarade Larry Rue qui avait un air trop innocent pour ne pas être coupable.

Cinq minutes après, le portier du Savoy pénétrait dans la salle du restaurant. Il vint directement vers moi :

— L'auto vous attend

— Est-ce vraiment une auto de 10 Downing Street ?

Il sourit et fit « oui » de la tête.

Chris et Mueller me regardaient bouche bée. Je leur lançai négligemment :

— Si vous vous chargez de la note, il se peut que je vous donne quelques bribes de nouvelles à mon retour. Et si Beaverbrook ou Eden téléphonent pendant mon absence, prenez la communication et faites-leur savoir où je me trouve.

Et je sortis, avant que l'un de mes camarades songeât à répondre...

Je sonnai à la petite porte de Downing Street. Un huissier vint m'ouvrir et m'accueillit avec un large sourire :

— On vous attend.

Il me précéda dans une grande pièce, qui était le cabinet de travail de lord Beaverbrook. Brendan Bracken était assis derrière le bureau et, à côté de lui, Averell Harriman.

— Nous avons pensé que vous auriez aimé boire un toast en l'honneur du nouveau ministre, me dit Harriman.

— S'il se charge de fournir les boissons, volontiers, fis-je.

— L'un de vos amis vient d'arriver de Washington, continua Harriman. Il désire vous voir.

— Qui est-ce ?

En ce moment quelqu'un me tapa fortement sur l'épaule. Je me retournai : Harry Hopkins se trouvait devant moi. Il n'est pas un homme au monde dont la compagnie me réjouisse autant que celle de Harry.

Confortablement installés avec les pieds posés sur le bureau de Beaverbrook, nous commençâmes une conversation à bâtons rompus. Mais je me souvins que j'étais un reporter et que j'étais en train de perdre du temps.

— Je regrette de devoir déclarer que notre ami Bracken est un traître, dis-je à Hopkins et à Harriman.

— Nous le savons, mais pourquoi ? demanda Harriman.

— Je lui ai demandé une petite faveur, expliquai-je. Je voudrais simplement qu'on me permette, un de ces jours, de suivre le Premier Ministre au cours d'une de ses visites officielles et d'écrire un article sur lui. Mais pensez-vous que Bracken ait accepté d'intervenir ? Il n'a rien voulu entendre.

— Je ne vois pas de mal à ce qu'on accède au désir de Quentin, Brendan, dit Harriman. Si l'article qu'il écrit n'est pas bon, vous pourrez toujours l'envoyer au panier. Ne pensez-vous pas que notre voyage de vendredi, au camp d'entraînement des tanks, serait une occasion magnifique ? Evidemment, je ne veux pas intercéder...



M. Winston Churchill répond aux acclamations de la foule en agitant son chapeau.

— Non, pour sûr, je vois ça d'ici, dit Bracken ironiquement. De toute façon, je verrai ce que je pourrai faire.

— Je dois passer le week-end avec M. Churchill, dit Hopkins pensivement. Peut-être...

— Toujours la même histoire, fis-je en prenant un air dégoûté. Vous verrez ce que vous pouvez faire. Dites donc, je ne suis payé que quand j'envoie des papiers. Depuis deux mois je n'ai pas été capable de pondre un seul article, et si d'ici quelques jours je n'en trouve pas, je vivrai à votre charge, à tous les trois.

— Pour l'amour du Seigneur, Brendan, découvrez quelques sujets d'articles pour Quent ! s'exclama Hopkins alarmé.

Ensuite, nous parlâmes d'autre chose...

JE REÇOIS UNE INVITATION...

Le lendemain, je fus réveillé par la sonnerie du téléphone. Je voulus l'ignorer, mais finalement je dus me décider à décrocher l'écouteur, non sans maugréer. Une voix rapide me dit : « Ici, 10 Downing Street. Le commandant Thompson désire vous parler. »

— Le Premier Ministre part demain en voyage d'inspection, me dit « Tommy », aide de camp du Premier. Il vous invite à l'accompagner. Nous vous dirons plus tard à quelle heure part le train ministériel et dans quelle gare vous devrez vous trouver. All right ?

— All right. Parfait, Tommy.

Je dis à ma jolie secrétaire d'annuler tous mes engagements pour le lendemain. Le téléphone sonna de nouveau. C'était Mme Churchill, la charmante « Clemmy » qui m'invitait à déjeuner pour dimanche. J'acceptai avec enthousiasme et lui dis : « Cette fois-ci je vous dirai la vérité sur Hess ».

Lorsque je raccrochai, j'eus à soutenir le regard indigné de ma secrétaire :

— **Vous** direz à Mrs Churchill la vérité sur Hess. Vous en avez un toupet ! Comme si elle n'en savait pas beaucoup plus que vous à ce sujet.

En fait, elle ne savait rien. Quelques semaines auparavant, juste après que Hess eût effectué son voyage sans retour vers l'Angleterre, Harriman m'avait invité à déjeuner. A ma grande surprise, Mme Churchill était présente.

— Je suis tellement heureuse de vous rencontrer, me dit-elle. Finalement, je pourrai savoir quelque chose au sujet de la mystérieuse fuite de Hess. Le Premier Ministre ne me dit jamais rien.

Actuellement, après un an, personne d'entre nous n'était parvenu à savoir quoi que ce fût au sujet de Rudolf Hess. Tout ce que nous avions appris, c'était que Churchill lui avait accordé le régime d'un prisonnier d'Etat au lieu de celui de prisonnier de guerre. La distinction est subtile, mais elle ne manque pas de signification. Après la guerre, un prisonnier de guerre est libéré **ipso facto**, tandis qu'un prisonnier d'Etat peut être traduit en jugement. Il n'y a aucun doute que Hess devra affronter des juges et rendre compte des fautes qui lui seront imputées.

Revenons à mon voyage avec Churchill. Dans l'après-midi, on me fit parvenir un message m'informant que nous partirions le lendemain matin à 9 heures de la gare de Paddington, dans un train spécial.

J'ACCOMPAGNE LE PREMIER MINISTRE

Le Premier Ministre fut exact au rendez-vous. Il nous fit tous monter dans le train, après nous avoir serré la main, et embarqua à son tour. Le train s'ébranla.

Churchill fut un hôte parfait. Il veilla personnellement à ce que chacun de nous eût un cigare et une boisson glacée.

— Il fait particulièrement chaud, dit-il ensuite. Enlevons nos vestes.

Puis, il se retira dans un coin du wagon et commença à travailler avec ses secrétaires.

Ce fut un voyage très agréable. Le déjeuner fut excellent. Il n'était pas aussi abondant qu'un repas américain, mais ici, en Grande-Bretagne, même le Premier Ministre est rationné. Evidemment, les cigares étaient d'une qualité hors de pair. Longtemps, le train fila à travers la merveilleuse campagne anglaise baignée par un soleil généreux. Enfin, il stoppa.

A la gare de destination, 5.000 hommes en



uniforme, au garde-à-vous, nous accueillirent. Churchill nous présenta aux officiers. Il est très difficile, lorsqu'on a passé quelques heures avec le Premier Ministre, de s'empêcher de l'appeler « Winston ». Ce sentiment n'implique aucun manque de respect. C'est uniquement une manifestation de la puissance qu'a cet homme de vous mettre à l'aise.

— Je pense que ces gars nous attendent, debout, depuis longtemps. Allons leur dire « bonjour ».

Le général eut grand'peine à retenir sa joie. Sans manifester la moindre incommodité due à une chaleur étouffante, le Premier s'achemina entre les rangs des soldats, sourit et bavarda cordialement avec eux. Il donna l'impression à chacun qu'il était venu expressément de Londres pour le voir. Finalement, la revue prit fin. Des autos rapides nous menèrent vers le champ de manœuvres.

Pour moi, un tank est un assemblage de mystères. Je n'y comprends rien. Mais pour Harriman et pour Churchill, c'est différent. Harriman est devenu une autorité en matière de tanks. Quant à Churchill, il disserte sur les chars blindés comme un véritable expert. Je sentis un besoin impérieux de retourner vers le train pour boire quelque chose de frais. Mais je dus assister à toute la revue.

Finalement, la cérémonie prit fin. A quelques mètres de la gare, nos voitures stoppèrent. Une grande table avait été dressée et des soldats s'apprêtaient à nous offrir des sandwiches et des boissons. Le général dit :

— Ne voudriez-vous pas vous rafraîchir, Monsieur Churchill ?

Churchill était sur le point de refuser. Il avait également hâte de rentrer dans le wagon où il pourrait enlever sa veste. Il regarda les soldats qui se tenaient derrière l'immense table. Il accepta l'invitation en souriant.

Comme une mère-poule qui rassemble ses poussins, il s'adressa à nous :

— Venez prendre quelque chose !

Nous le suivîmes à la table.

Il parla à chacun des hommes qui servaient. A chacun il sut poser des questions différentes.

— Ce fut une belle revue, une très belle revue, dit-il finalement au général. N'est-ce pas, Averell ? Une belle revue.

— Oui, répondit Harriman, et je pense que vous trouvez ces tanks parfaits.

— Certainement, dit le général en souriant.

Churchill serra des mains tout autour. Il laissa derrière lui des effluves de son charme si communicatif. Le train partit au milieu des vivats enthousiastes des hommes, pendant que la musique entonnait « He is a jolly good fellow ». Quelques soldats commencèrent à chanter, et le Premier Ministre, penché à la fenêtre, salua du chapeau et sourit. Le sourire de Winston Churchill illumine non seulement ses lèvres, mais ses yeux et tout le reste de son visage.

Il faisait chaud, et nous étions fatigués. M. Churchill se débarrassa de son veston, commanda des boissons pour tous et une nouvelle boîte de cigares. Lorsqu'il constata que nous étions tous confortablement installés, il dit : « Ah ! je dois me remettre au travail. » Il s'assit dans un coin avec ses deux secrétaires, dictant sans arrêt. Sa voix retentit sur des tons différents, jusqu'au moment où le train entra en gare à Londres, à la station de Waterloo.

— Venez donc déjeuner demain, me dit le Premier en me serrant la main. Etes-vous libre ?

— Je suis libre, répondis-je gravement.

Les reporters sont toujours libres lorsqu'un Premier Ministre les invite à déjeuner...

LA SEMAINE PROCHAINE :

CHASSEURS DE NUIT

Une tour construite pour l'usage du poste d'observation. Des militaires effectuent l'ascension du poste d'où ils surveilleront les positions ennemies.

UN POSTE D'OBSERVATION sur le front d'El Alamein

A côté des unités combattantes fonctionnent, dans le désert, de nombreux postes d'observation indispensables pour surveiller les mouvements de l'ennemi. Sans cesse sur les dents, les officiers de ces postes surveillent les alentours, enregistrent, notent et font part de leurs observations au quartier général. Des ordres sont aussitôt transmis suivant les renseignements qui ont été donnés et souvent une attaque éclate, un repli s'effectue. Les observateurs ont été actifs.

Un officier se sert d'un théodolite pour lever les plans et mesurer les angles. Il fera ensuite un rapport circonstancié.

Dans une tranchée, qui fut occupée par les troupes allemandes, un officier observe les positions alentour. Rien n'échappe à la précision de sa lunette.

Une section du poste reçoit les communications par téléphone. Aussitôt des cartes sont consultées et des plans établis. Les troupes agiront en conséquence.



Lorsque, en septembre 1940, le monde apprit la nouvelle de l'abdication et de la fuite de l'ex-roi Carol de Roumanie, on pensa que l'ancien souverain avait mis par ce geste un point final à toutes ses activités politiques intérieures aussi bien qu'internationales.

Cette conclusion ne pouvait sembler, aux [illegible] des plus avertis, que naturelle. Carol ne [illegible] jamais senti parfaitement à l'aise sous le[illegible] de la couronne ; elle lui donnait la migr[illegible] Les désordres répétés de sa vie privée, les [illegible]nces totalitaires de son régime politique ava[illegible] provoqué, au sein du peuple roumain, un [illegible] de confiance particulièrement vif envers [illegible] roi qui se laissait aller si facilement à des aventures sentimentales. A travers tout le pays, presque tous les Roumains élevaient la voix, proclamant que Carol n'était pas le roi qu'il fallait à leur pays. Mais Carol, au moyen d'une garde personnelle organisée sur le système des « corps de garde » qui opéraient en Amérique du temps de la prohibition, réussissait néanmoins à se maintenir en équilibre.

LE ROI ABDIQUE...

Finalement Hitler trouvait que Carol, malgré son désir de le servir, était trop impopulaire aux yeux des Roumains. La Garde de Fer, organisation fasciste patronnée par Berlin, rallia la majorité de l'opinion publique à son idéal, et le souverain, dans un dernier effort pour apaiser les exigences allemandes, confia la charge de Premier Ministre au général Ion Antonescu. Celui-ci manifesta sa gratitude en exigeant l'abdication de Carol. Le roi amassa hâtivement autant d'argent qu'il put et partit, au milieu de la nuit, à bord d'un train spécial. Mais dans sa hâte, il n'oublia pas d'emmener à sa suite la célèbre Mme Magda Lupescu, son « amie ». Il n'oublia pas non plus Ernest Urdareanu, son chambellan. Son fils, Michel, demeura à Bucarest pour lui succéder, et la nouvelle reine-mère, la princesse Hélène de Grèce, consentit à revenir de son exil volontaire en Italie.

Tous ces événements furent loin d'apaiser les ambitions de Carol. A Mexico City, l'ex-roi de Roumanie s'est mis immédiatement à l'œuvre, s'efforçant de trouver le moyen de revenir sur le trône. Il y a quelque temps, il déclara à un journaliste qu'il « tuait le temps », en attendant de mettre au point son mouvement de la Roumanie libre. Il avait manifesté l'intention de se rendre aux Etats-Unis en vue d'organiser ce mouvement, mais le département d'Etat de Washington lui refusa le visa d'entrée. Il commença alors à envoyer des lettres à tous les Roumains influents, résidant en Amérique du Nord et du Sud.

— Il y a beaucoup de mécontentement dans mon pays, dit Carol. Je fais appel à mes compatriotes partout où ils se trouvent, afin qu'ils se joignent à moi pour mener une lutte libératrice de notre patrie.

De plus, Carol s'est adressé à un certain nombre d'Américains de haut rang, leur demandant d'intervenir auprès du gouvernement des Etats-Unis en sa faveur. A l'appui de ses demandes, il déclara, dès son arrivée à Mexico City : « Hitler m'a considéré comme le principal obstacle à ses ambitions en Europe. Michel tout en étant roi officiellement, n'est qu'un prisonnier. Lorsque mon mouvement de la Roumanie libre sera créé, je le libérerai de sa captivité. » Cette profession de foi demeura sans effet.

L'EX-ROI S'AMUSE...

Mais, en dépit de ses préoccupations politiques, Carol trouve le temps de s'amuser dans sa nouvelle résidence. Depuis quelques années, le Mexique a manqué d'hôtes royaux, et l'ex-souverain a soulevé un grand mouvement de curiosité à son arrivée. Dans la rue, dans les établissements publics, le cortège des réfugiés royaux roumains est toujours accompagné de l'austère Urdareanu, dont la tâche consiste à maintenir à distance les personnes trop familières.

Carol tient au titre de Majesté. Quant à sa compagne, Mme Lupescu, les habitants de Mexico ont résolu le problème en l'appelant tout simplement « Madame ».

Agé de quarante-neuf ans, Carol est en excellente forme physique. Bien que son aspect général soit des plus agréables, certaines particularités de la physionomie sont marquées du sceau des Hohenzollern. Ses cheveux commencent à grisonner aux tempes. Il est très fier de sa moustache qui lui confère un air d'autorité presque austère. Carol parle couramment l'anglais, avec un léger accent. Sa conversation ne manque pas d'humour. Madame Lupescu connaît également l'anglais, mais beaucoup moins bien que son compagnon. Quant à Urdareanu, il ignore complètement la langue de Shakespeare.

Mme Lupescu, dont l'âge n'a jamais été connu exactement, mais qui doit avoir entre trente-huit et quarante-cinq ans, est une femme extrêmement attrayante. On ne sait pas grand'chose de sa vie jusqu'au moment où sa liaison avec Carol la fit connaître au monde entier. On raconte que son père était un commerçant en conserves. Les membres de la colonie américaine considèrent Mme Lupescu comme une des femmes les plus élégantes du Mexique. Elle porte très peu de bijoux.

Par contre, l'ex-roi aime s'affubler de joyaux précieux. Ses doigts sont d'habitude chargés de plusieurs bagues en platine et en or. Il porte au poignet un bracelet en argent, sur lequel est gravé son nom, et une montre en or. Fumeur invétéré, il ne se sépare jamais de son porte-cigarettes en or massif.





L'ex-roi de Roumanie a révélé une tendance imprévue pour la démocratie. A gauche, Carol en compagnie de son épouse, la princesse Hélène de Grèce. A droite, dans un établissement de Mexico City, l'ancien souverain s'amuse à l'instar d'un simple bourgeois.

REFUGIE AU MEXIQUE

CAROL DE ROUMANIE
vit en bourgeois

Après avoir défrayé la chronique par ses aventures galantes qui formaient l'arrière-plan de tous ses agissements politiques, l'ex-roi Carol de Roumanie est allé mener une vie de petit bourgeois à Mexico City. Mais dans sa nouvelle retraite, l'ancien souverain a senti revivre en lui le besoin d'action politique. Entre un bridge et une course de taureaux, Carol a entrepris de créer une organisation de Roumains libres destinée à lui ménager un deuxième retour au trône. Nous tirons de « Collier's », à l'intention de nos lecteurs, un intéressant reportage sur l'ex-roi Carol et la légendaire Mme Lupescu.

Urdareanu, le chambellan, offre l'aspect d'un gangster de cinéma. Mais c'est l'homme le plus paisible du monde.

Carol et Mme Lupescu habitent une belle villa de huit chambres, dans la banlieue de Mexico City. La maisonnée est composée du chambellan, d'un laquais, de deux serviteurs cubains et de douze chiens. La construction est entourée d'un grand jardin, enclos par une muraille assez haute, derrière laquelle veillent des policiers. Les pièces sont meublées à la roumaine. Sur chaque guéridon on peut voir des portraits de la famille royale.

Carol est un amateur d'art, et il a apporté avec lui plusieurs tableaux dûs aux pinceaux de grands peintres roumains. L'ex-roi prétend qu'ils faisaient partie de sa collection personnelle, mais après son départ, à Bucarest, on constata la disparition d'œuvres qui appartenaient au musée de l'Etat.

L'EX-ROI ECONOMISE...

On raconte que dès son arrivée au Mexique, Carol déposa six millions de dollars dans les banques du pays. Mais l'ex-souverain n'accepte jamais de faire mention de la situation de ses finances. Ceux qui le connaissent le mieux affirment néanmoins que sa subsistance est largement assurée pour un bon nombre d'années à venir.

Carol ne gaspille pas son argent. Aux courses de taureaux, il occupe les places les moins chères. Une fois, il fut reconnu par la foule. Et des cris s'élevèrent de toutes parts, lui demandant, selon la coutume, d'acheter un autre taureau et de le faire combattre à la fin du programme. Mais Carol refusa, sans se soucier des huées que lui adressa l'assistance. Mais, en une autre occasion, il souscrivit la somme de 1.000 dollars en faveur de la Croix-Rouge mexicaine. Son chèque demeura impayé momentanément, parce que ses fonds avaient été gelés dans les banques. Mais quelque temps plus tard, l'établissement financier fit honneur à la signature de l'ex-roi.

Au cours des premiers temps de son séjour à Mexico City, le couple s'exhibait souvent dans les boîtes de nuit. Mais, par la suite, Carol et son amie adoptèrent un train de vie beaucoup plus réservé, recevant des amis chez eux et allant leur rendre visite. Carol est très fier parce qu'il arrive à retenir les thèmes principaux de certaines symphonies. Actuellement, il est à la recherche d'un piano de seconde main. Mme Lupescu est une excellente musicienne.



Lorsqu'ils passèrent par les Bermudes, Carol et Mme Lupescu furent invités à déjeuner par le gouverneur.

Le bridge est une autre distraction favorite des exilés roumains. Mme Lupescu le pratique avec doigté et ne se permet pas de fantaisies. Par contre, Carol aime les « nommes » risquées.

L'ex-roi Carol de Roumanie naquit en 1893. Sa mère, la défunte reine Marie, le décrivait comme « un enfant aimant l'ordre et la précision, avec une tendance prédominante pour le commandement ». Mais l'opinion de son père est différente : « Carol est un brave petit ; il est très intelligent. Mais il ressemble au fromage gruyère. Il a beaucoup de trous dans son cerveau. »

Son enfance ne fut guère heureuse. En dehors de sa vie désordonnée, sa mère gouvernait le pays d'une main de fer, et toujours le jeune prince devait se plier sans murmurer à la volonté maternelle.

Pendant la Grande Guerre, Carol servit dans l'armée roumaine. Lorsque les Allemands envahirent son pays, il se réfugia en Russie. Il y connut une jeune femme, Zizi Lambrino, qu'il épousa au grand scandale de sa famille, en renonçant à tous ses droits au trône. Une année plus tard, sur les instances des siens, il quitta Zizi et revint en Roumanie. Sa mère arrangea en toute hâte un mariage honorable, et c'est ainsi, qu'en 1921, il épousa la princesse Hélène de Grèce. Mais, bientôt, il se lassait de sa femme et la négligeait.

C'est à cette époque qu'il fit la connaissance de Magda Lupescu. La jeune femme était mariée au lieutenant Tampeanu, mais elle divorça immédiatement. Une fois de plus, Carol s'exila en compagnie de son amie. Le couple s'installa sur la Riviera française, avec très peu de moyens. Il vécut pendant quelques années en faisant appel à la générosité de toutes les familles régnantes d'Europe. Lorsque le roi Ferdinand mourut en 1927, Carol se trouvait à Paris.

Michel, alors âgé de 5 ans, monta sur le trône, et la reine Marie devint régente. Mais Carol ne perdit pas de temps. Il entreprit une série de manœuvres et d'intrigues destinées à lui regagner la faveur du peuple roumain. En 1930, un coup d'Etat le mit sur le trône après sa promesse solennelle de cesser toutes relations avec Magda Lupescu.

L'EX-ROI S'ENFUIT...

Il est probable que, même si la guerre n'avait pas éclaté, Carol aurait perdu le trône de Roumanie. Mais à aucun moment ses ennemis ne parvinrent à le prendre au dépourvu. Même son abdication et sa fuite mouvementée furent le signe d'un coup prémédité longtemps à l'avance. Calmement, le roi avait commandé un train spécial, qu'il avait fait charger de toutes les richesses qui se trouvaient à portée de sa main et sur lesquelles il comptait pour vivre en exil. Le convoi qui quitta la gare de Bucarest transportait, outre Carol, son amie et son chambellan, une bonne quantité d'or, de bijoux, d'œuvres d'art, deux automobiles, une suite de serviteurs et trois chiens.

A proximité de la frontière yougoslave, le roi apprit qu'un détachement de la Garde de Fer était parti à sa poursuite à bord d'une locomotive. Carol ordonna au mécanicien de lancer le train à toute vitesse.

Près de la ligne de démarcation de deux pays, un autre groupe de membres de la Garde de Fer était à l'affût et ouvrit un feu nourri de mitrailleuses. Les occupants du train royal se jetèrent à plat ventre, sur le plancher des wagons, sous les sièges, pendant que les balles martelaient les voitures du convoi. Les assaillants, après le passage du train, sautèrent dans des autos et continuèrent la poursuite. Mais le cortège royal réussit à pénétrer en territoire yougoslave, et de là il passa en Italie, où Mussolini le fit accompagner par une garde spéciale.

Le reste de l'odyssée de Carol ne se passa pas sans accrocs. En Espagne, Franco arrêta l'ex-roi et son amie. Ils furent confinés dans un hôtel à Séville.

Quelques semaines plus tard, Urdareanu, passé secrètement au Portugal, alertait l'opinion publique mondiale, et demandait à cor et à cri le relâchement immédiat de Carol. Cependant les mois passaient et le gouvernement espagnol ne prenait aucune décision. On raconte qu'à plus d'une reprise le roi aurait manifesté l'intention de se suicider. Lorsqu'il fut question d'extrader Mme Lupescu, Carol révéla qu'elle était sa femme légitime, l'ayant épousée à Londres.

Finalement, après cinq mois de captivité, l'ex-roi et sa compagne réussirent à filer au Portugal.

L'EX-ROI CONSPIRE...

Le 3 mai 1941, Carol, Lupescu et Urdareanu s'embarquèrent de Lisbonne pour Cuba. Les « émigrés » changèrent de bateau aux Bermudes, où le gouverneur les invita à déjeuner, et, vers la fin du même mois, le trio débarqua à La Havane. Là, Carol commença à s'ennuyer. Le gouvernement cubain lui avait fait promettre de ne pas s'occuper de politique. De plus, les milieux de la société cubaine avaient réservé à Mme Lupescu un accueil des plus froids, malgré la déclaration de Carol qu'elle était son épouse légitime. C'est alors qu'ils décidèrent de passer au Mexique.

AUX INDES Rien de nouveau



Des pompiers se livrent à des exercices et à l'extinction d'un immeuble atteint par des bombes incendiaires au cours de manœuvres qui se déroulent souvent dans les principales villes des Indes.

Dans son discours, le général Wavell a déclaré cette semaine que le calme était rétabli aux Indes.

Il devient de plus en plus évident que la désobéissance civile déclenchée aux Indes par Gandhi et le Congrès fut un échec. A part quelques troubles localisés dans certaines villes, aucun mouvement important de foule n'a été signalé. Le gouvernement, appuyé par la majorité de la population, tient la situation parfaitement en mains. Gandhi était connu pour être partisan de la politique de non-violence, autrement dit de la désobéissance civile passive. Mais les événements qui se sont produits aux Indes, pendant les dernières semaines, ont prouvé que le leader hindou et le Congrès qui l'appuie ont changé de tactique. Leur mouvement, cette fois, a été accompagné de violence. Leurs partisans se sont même livrés à des actes de sabotage et de destruction si bien organisés et préparés de longue date, qu'il ne subsiste plus de doute sur leur complicité avec l'ennemi. Le Congrès ne voulait donc pas l'évacuation anglaise et la liberté des Indes, mais l'occupation du pays par l'ennemi, chose que ni les Anglais, ni les Nations Unies, ni surtout les populations des Indes qui ne pactisent pas avec Gandhi et ses amis ne peuvent tolérer. Gandhi parlait-il vraiment au nom du peuple hindou ?

M. Churchill a donné, dans un récent discours, des chiffres édifiants, à ce sujet :

« En dehors du parti du Congrès, a déclaré le Premier Ministre britannique, et fondamentalement opposés à lui, existent 90 millions de musulmans dans les Indes britanniques, qui ont le droit d'exprimer leur propre pensée.

« Il y a aussi, a ajouté M. Churchill, 50 millions de membres des classes réprimées ou Intouchables, ainsi appelés parce que, soi-disant, ils salissent leurs coreligionnaires hindous par leur présence ou leur nombre, et 95 millions de sujets des princes à qui nous sommes liés par des traités. Ceci représente en tout 235 millions de ces trois grands groupements sur les 390 millions d'habitants des Indes. »

D'après cet exposé de M. Churchill, il reste donc 155 millions d'Hindous, parmi lesquels sont recrutés les partisans du Congrès. Mais, hâtons-nous de le dire, ces 155 millions ne sont pas « tous » ralliés au Congrès. En faisant des concessions à Gandhi, on peut lui concéder que sur la totalité des habitants des Indes, le cinquième seulement lui est fidèle.

DEUX SUGGESTIONS

pour résoudre le problème des Indes

Les leaders des divers partis hindous ainsi que les personnalités saillantes de la péninsule s'efforcent de trouver une solution au problème, et font, chacun suivant sa conception, des suggestions plus ou moins judicieuses.

On sait que Mohammed Aly Jinnah, président de la Ligue Musulmane, s'obstine à réclamer, au nom de ses coreligionnaires, l'exécution du projet « Pakistan » — ou création d'Etats musulmans autonomes. Voici d'autres suggestions faites par deux éminents leaders hindous pour résoudre ce problème.

FEROUZ KHAN NOON

Ministre de la Défense Nationale

Férouz Khan Noon, ministre de la Défense Nationale dans le gouvernement des Indes, ancien ministre des Indes à Londres, vient de présenter un projet d'un genre inédit : il propose la constitution des Indes en cinq Dominions, ayant un gouvernement central. **Ces cinq Dominions seraient : 1° le Bengale et l'Assam ; 2° les Provinces Centrales avec le Bihar ; 3° le gouvernement de Madras ; 4° le gouvernement de Bombay ; 5° le Punjab avec le Béloutchistan, les provinces du Nord-Ouest et le Sind. Bien entendu, les Etats hindous gouvernés par des princes garderaient leur « statu quo ».**

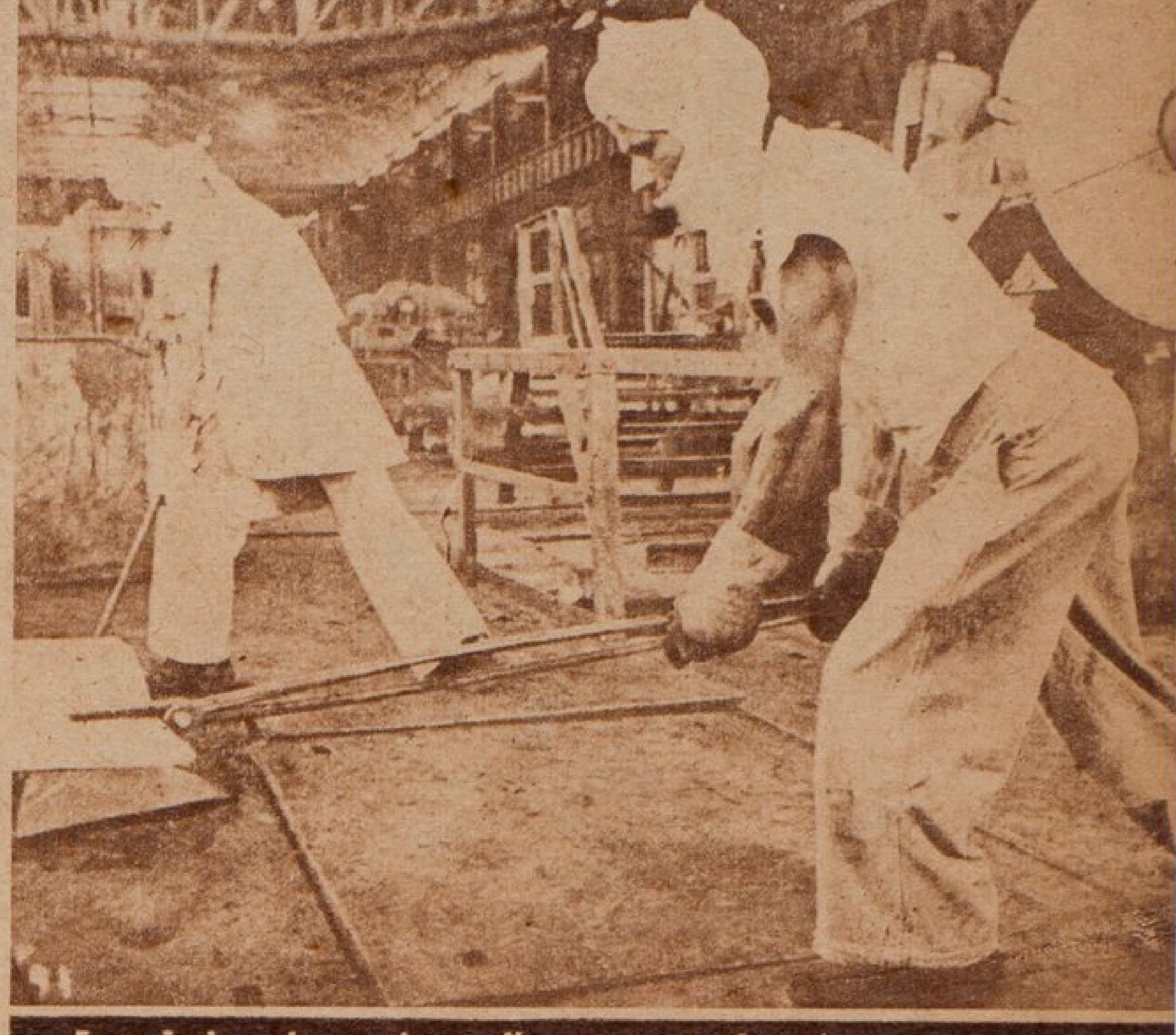
Férouz Khan Noon est l'une des personnalités les plus remarquables des Indes. Il appartient à la minorité musulmane et entretient les rapports les plus amicaux avec les chefs des différents partis politiques et clans sociaux du pays, dont il est unanimement respecté. Pendant plusieurs années, il représenta le gouvernement des Indes auprès du gouvernement britannique à Londres, où il compte de nombreux amis et où son avis est pris en considération. Pendant la crise qui secoue actuellement les Indes, le gouvernement général a cru utile d'avoir recours aux qualités de Férouz Khan et lui a confié le portefeuille de la Défense Nationale. Le leader des musulmans, Mohammed Aly Jinnah, a pour ce grand patriote une estime particulière et Gandhi lui-même fit plus d'une fois son éloge.

SIR TAJ BAHADUR SAPRU

Leader du parti libéral

L'un des partis les plus tenacement opposés au parti du Congrès est celui des « Libéraux », dont le leader est Sir Taj Bahadur Sapru. Ce parti a lancé une proclamation demandant à ses membres et adhérents de ne pas prendre part au mouvement de désobéissance civile entrepris par le Congrès et le qualifiant d'anti-patriotique. Dernièrement, le chef du parti, Sir Bahadur, faisant écho au discours de M. Churchill sur les Indes, **a proposé la constitution immédiate d'un nouveau gouvernement pour les Indes, représentant les principaux partis politiques. Ce nouveau gouvernement négociera avec la Grande-Bretagne en vue d'une solution du problème hindou. Si le Congrès refuse de participer à ce gouvernement, les autres partis passeraient outre et régleraient la question en dehors du Congrès. Comme base de la politique future du gouvernement ainsi constitué, se place la question de la défense des Indes contre toute agression et la collaboration étroite du pays avec la Grande-Bretagne et ses alliés dans ce but. Sir Bahadur propose également que les Nations Unies soient convoquées à prendre part à la solution du problème hindou.**

Le parti libéral de Sir Bahadur est, après le Congrès et la Ligue Musulmane, le plus important des partis politiques des Indes.



Aux Indes, les usines d'armements fonctionnent sans arrêt. Voici deux ouvriers « travaillant » des lames de cuivre et ayant le visage et les mains protégés contre la chaleur dégagée par le métal.

L'EFFORT DE GUERRE

Parlant récemment à la radio, le général Wavell a déclaré que des milliers de jeunes gens hindous étaient officiers dans l'armée des Indes, que cette armée comptait déjà plus d'un million de combattants et que chaque mois plus de 70.000 nouvelles recrues se font enregistrer.

C'est la première fois qu'une déclaration autorisée vient confirmer ce chiffre d'un million, depuis qu'il fut annoncé, au début du conflit, que les Indes « mettront sur le pied de guerre une armée d'un million d'hommes ».

Les Indes n'ont pas seulement une armée de terre : elles ont aussi une aviation et une marine.

La marine ne date pas seulement de cette guerre. Mais elle fut renforcée sensiblement par quelques unités que le gouvernement des Indes acheta pour son propre compte. Cette marine, qui servait autrefois à la surveillance des côtes et à la poursuite des contrebandiers, prend maintenant une part active à la défense du pays.

Quant à l'aviation, on peut dire que c'est la guerre actuelle qui en amena la création aux Indes. Depuis 1939, un grand nombre de jeunes Hindous sont entrés dans les écoles d'aviation ouvertes aux Indes. Dans les camps d'entraînement, les avions et les pilotes se préparent à rencontrer l'ennemi japonais. Les témoignages les plus flatteurs ont été formulés en leur faveur par les entraîneurs anglais chargés de les familiariser avec leurs appareils. Plusieurs d'entre eux ont déjà de nombreuses prouesses à leur actif.

Les Indes contribuent également à l'effort de guerre dans le domaine industriel. Elles ont déjà leurs fabriques d'armes et de munitions qui fonctionnent à plein rendement, sans compter aussi les fabriques qui fournissent, non seulement aux troupes hindoues, mais aussi aux autres troupes de l'Empire britannique, vêtements, équipements, etc...

Par ailleurs, en Angleterre même, des escadrilles offertes par les Indes contribuent à la défense de la métropole. L'une de ces escadrilles, offerte par le nizam de Haïderabad, porte le nom de ce prince dont le loyalisme à la couronne britannique s'est manifesté entre autres par des dons considérables.

Les Indes, malgré la campagne inopportune du Congrès, se défendront contre toute agression.

LE PROBLÈME COMPLEXE DES INTOUCHABLES

Les Intouchables, qui constituent les Parias ou classes opprimées des Indes, ont pour leader politique le Dr Anbadkar, résidant à Bombay et membre du Conseil Exécutif du gouvernement général des Indes. Car, contrairement à ce qu'on pourrait croire, les Intouchables ne sont pas tous des ignorants ou des dégénérés, comme les Brahmanes les présentent aux yeux du monde. Le Dr Anbadkar ne le cède en rien aux plus évolués des membres des classes « supérieures et privilégiées ».

Dans une déclaration qu'il a faite récemment, ce chef des classes opprimées a dit : « Ce que fait Gandhi est dénué de logique et de raison. Nous savons tous que le leader du Congrès se contredit lui-même. Mais nous avons tous le droit d'exiger de lui une plus entière compréhension des responsabilités. Sa politique actuelle peut être favorable aux intérêts et aux ambitions du Congrès et de ses membres, mais elle est certainement, par ailleurs, contraire aux intérêts des Indes et aux vœux des adversaires politiques du Congrès. Pourquoi Gandhi ne veut-il pas traiter avec les autres partis ? Les membres de ces partis, s'ils ne sont pas plus patriotes et plus nationalistes que ceux du Congrès, le sont au moins autant qu'eux ! »

Dans une autre déclaration, le Dr Anbadkar a dit que les classes opprimées étaient décidées à mettre fin à l'œuvre destructive de Gandhi, par la violence s'il le fallait.

Le problème des Intouchables est des plus complexes

On sait qu'aux Indes la population est divisée en castes et que les Parias — qu'on désigne généralement sous le nom d'Intouchables — forment la majeure partie des Hindoustanis, ou adeptes de la religion brahmane.

Gandhi avait voulu gagner à la cause du Congrès la formidable masse que constituent ces déshérités. Il s'était engagé, pour aboutir à son but, de rendre à ces Intouchables leurs droits et de ramener l'égalité entre eux et le reste de la population hindoustanie. Un courant d'opinion favorable au Congrès parcourut donc la foule de ces Parias. Malheureusement pour Gandhi, il ne put mettre à exécution ses promesses et les Intouchables, suspectant le Congrès de vouloir tout simplement les tromper pour « les faire marcher », se sont abstenus de prendre part au mouvement de désobéissance civile décrété par Gandhi et les congressistes. En effet, leurs chefs viennent de proclamer unanimement que la décision du Congrès ne peut qu'être préjudiciable aux intérêts des Indes et que les « castes inférieures » de la population ne peuvent se rallier au programme du Congrès. C'est un grand coup pour Gandhi et ses partisans.

Que sont donc ces Parias ?

La population des Indes comprend, on le sait, des adeptes de plusieurs religions, dont le Brahmanisme auquel appartient la grande majorité des Hindous. Or, le Brahmanisme est basé sur le principe de classification ou distinction des individus par « castes ». Contrairement à ce qu'on est généralement porté à croire, il y a aux Indes des centaines de castes et non pas seulement deux : les purs et les impurs, ou les brahmanes et les parias.

La caste est un phénomène complexe, marqué par deux caractères extérieurs manifestes : les gens de la même caste ne mangent qu'entre eux et ne se marient qu'entre eux.

La caste supérieure par excellence est celle des brahmanes ou prêtres. Vient ensuite celle des guerriers ou kchatryas. Viennent ensuite, par ordre d'importance, les multiples castes des agriculteurs, artisans, pasteurs, pêcheurs, etc. C'est parmi ces castes que viennent se ranger les Parias, à qui les brahmanes et les autres castes supérieures ne reconnaissent même pas le droit de classification en caste, et qui se répartissent en trois groupes ou catégories :

1° Les Abisathas ou maudits : ce sont les personnes qui, ayant commis un péché grave, ont été expulsées de leur caste et privées de tous leurs droits.

2° Les Vrathyas qui, ayant négligé l'observation des rites et des cérémonies traditionnelles de la religion brahmane, ont été excommuniés par les prêtres et classés hors des castes.

3° Les Apasadas ou repoussés, nés d'unions criminelles ou illicites, et qui ont été pour cela considérés comme damnés depuis leur naissance.

Les membres des deux premières catégories peuvent parfois réintégrer leur caste, en se soumettant à certains rites purificateurs. Mais les membres de la troisième catégorie sont irrévocablement bannis de leur caste et ne peuvent y rentrer de quelque manière que ce soit : ce sont les authentiques et éternels parias, les bâtards dont personne ne veut, les impurs que rien ne peut purifier, les souillés que personne ne doit toucher... les « intouchables », les vrais et authentiques intouchables.

Leur nombre est considérable dans les Indes.

Les Parias sont exclus du sacrifice et ne peuvent prendre part à aucune manifestation religieuse. On va même jusqu'à ne pas leur reconnaître le droit de prier.

Les Intouchables, pour sortir de leur condition et redevenir des hommes normaux, embrassent d'autres religions. Nombreux sont ceux qui se font chrétiens. Plus nombreux encore sont ceux qui deviennent musulmans. C'est dans le seul but de maintenir la majorité hindoustanie dans sa masse imposante, que Gandhi et quelques membres du Congrès ont tenté d'abolir les castes et d'élever les Parias au rang de citoyens jouissant de tous les droits civils et religieux. Les libérer de leur condition, les élever au même degré social que les autres catégories de la population, les remettre en possession de tous leurs droits n'est pas une œuvre facile à réaliser et cette entreprise dépasse les moyens dont dispose Gandhi pour l'accomplir.

C'est pourquoi, toutes les tentatives ayant échoué, les Parias ont désespéré de se voir un jour relevés de leur condition inférieure par le Congrès, et ne se sont pas solidarisés avec lui. Pour eux, le seul régime qui mérite d'être appuyé et soutenu est celui qui ferait d'eux des hommes libres.





Activement entraînées dans des camps, les femmes-soldats américaines se dirigent vers le réfectoire où elles prendront leur premier repas dans l'armée.

Celui-ci n'a pas l'air de les rebuter et elles témoignent toutes d'un fort bel appétit.

DES FEMMES-SOLDATS AUX ETATS-UNIS

Pour la première fois, l'histoire des Etats-Unis verra la naissance des femmes-soldats. Activement entraînées, celles-ci subissent une période d'exercices qui les familiarisent avec toutes les épreuves de la vie militaire. Bientôt, peut-être, tout comme les A.T.S., les W.A.A.S. et les W.R.E.N.S., verrons-nous à travers nos rues des W.A.A.C. américaines dont quelques-unes pourraient bien être des vedettes de cinéma.



QUELQUES TRUCS *bons à connaître*

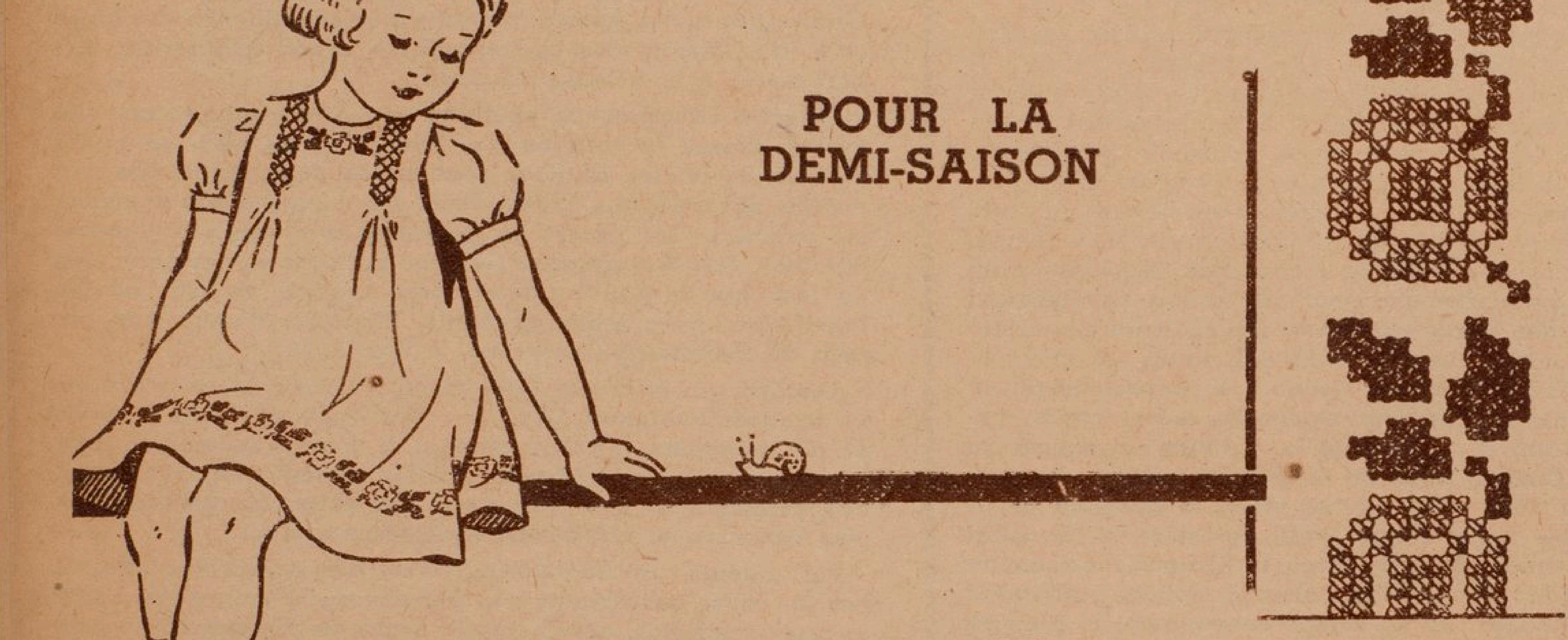
COMMENT PREVENIR LA VAPEUR DANS UNE SALLE DE BAIN ? La vapeur chaude est très désagréable à respirer pour certaines personnes. Il est pourtant très facile d'en empêcher la formation. Il suffit de laisser tout d'abord couler l'eau froide. L'eau chaude qui viendra ensuite ne produira pas de vapeur.

* * *

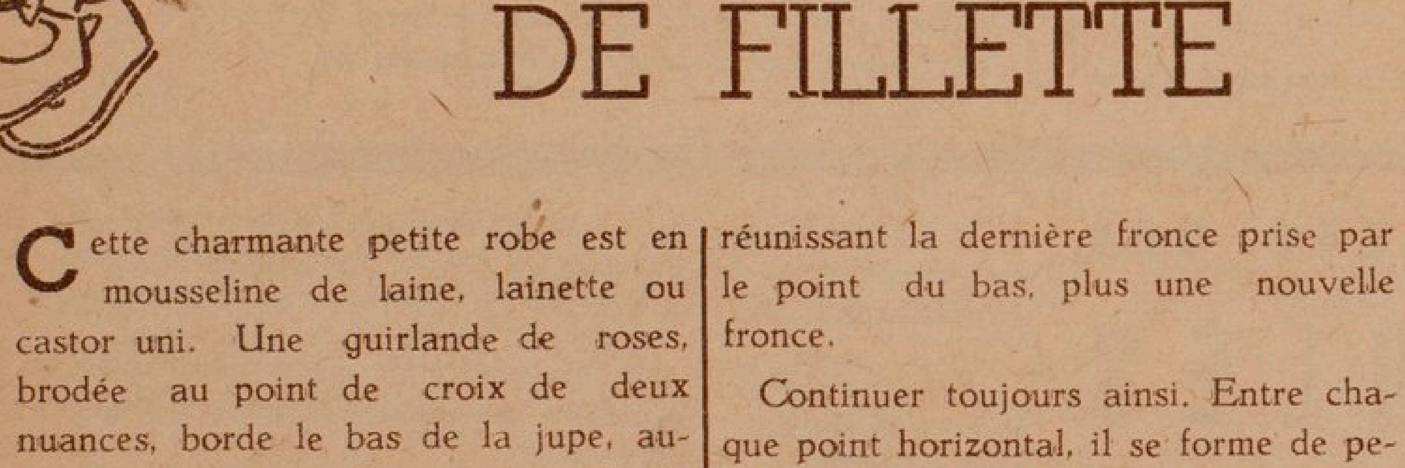
POUR DONNER UNE TEINTE CREME AUX DENTELLES ET AUX ETOFFES LEGERES : Les dentelles, mousselines, tulles, étant propres, il faut les tremper une demi-heure dans une infusion plus ou moins forte de thé, café, chicorée, camomille allemande ou safran. Quel que soit le procédé choisi, il faut s'assurer de la teinte en commençant par faire tremper un petit échantillon. Le thé donne un ton plus roux, la camomille plus jaune, la chicorée plus brun, le safran plus ocre.

* * *

LACETS DES SOULIERS QUI SE DENOUENT : Pour les en empêcher, faites une bouffette, comme d'habitude, avec deux boucles et deux pans, tirez une des boucles. Du long bout obtenu, faites un nouveau nœud avec la boucle restée. Ainsi, le lacet ne se dénouera plus jamais, car, pour défaire cette bouffette, il faut tirer chaque pan l'un après l'autre.



POUR LA DEMI-SAISON



UNE ROBE DE FILLETTE

Cette charmante petite robe est en mousseline de laine, lainette ou castor uni. Une guirlande de roses, brodée au point de croix de deux nuances, borde le bas de la jupe, au-dessus de l'ourlet. L'un des motifs de la guirlande orne l'encolure devant, entre les parties froncées.

Exécution des smocks

Les fronces répartissent l'ampleur sur les épaules, tant sur le devant que sur le dos de la robe.

Préparez la partie à orner en exécutant plusieurs rangs de fronces ordinaires séparées par 10 ou 12 millimètres. Les points devant de ces fronces seront bien réguliers et faits exactement les uns au-dessus des autres, car la bonne préparation des fronces aide grandement à exécuter le travail de broderie avec perfection.

Pour la broderie, on se sert de coton à broder de couleur comme celui employé pour le point de croix, on commence par la partie supérieure, à droite. Passer le brin par-dessus deux fronces, puis un peu au-dessous, prendre une des fronces prises déjà, puis une nouvelle fronce, faire un deuxième point horizontal un peu au-dessous du premier. De là, revenir au niveau du premier point et en faire un autre réunissant la dernière fronce prise par le point du bas, plus une nouvelle fronce.

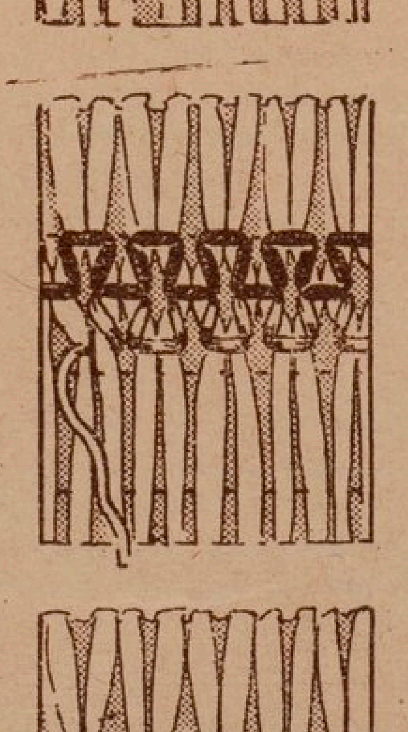
Continuer toujours ainsi. Entre chaque point horizontal, il se forme de petits points légèrement obliques.

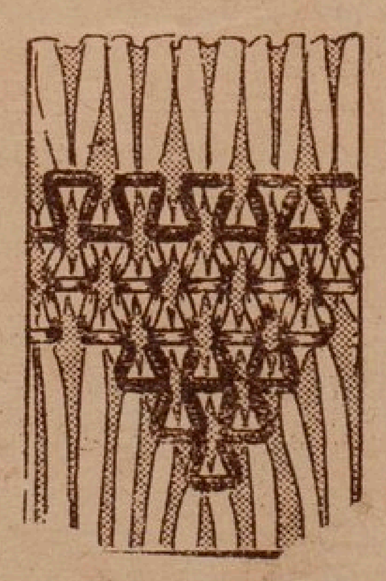
Les rangs suivants se feront au-dessous du premier. On peut changer la couleur du brin, le point sera le même. Toutefois, à la partie supérieure, on passe le brin sous les fronces prises par le point inférieur de la rangée précédente, mais il n'est pas nécessaire de revenir dessus en faisant un point arrière.

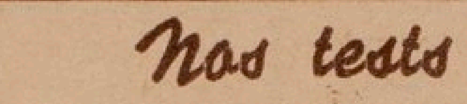
Faites autant de rangs qu'il est nécessaire pour la hauteur de la partie à orner. En bas, pour finir, formez une pointe en travaillant trois points, deux points, puis un. Chaque pointe est travaillée séparément lorsqu'on opère sur une certaine largeur.

Les premiers fils passés pour les fronces peuvent être enlevés une fois le travail achevé.

Pour la broderie au point de croix, si l'on peut compter facilement les fils du tissu, on travaille directement sur l'étoffe, autrement on bâtit un morceau d'étamine ou de canevas sur lequel on brode, on éfile ensuite. La broderie seule demeure ainsi sur le tissu.







ETES-VOUS VRAIMENT SIMPLE ?

Votre premier mouvement est de répondre « oui » à ma question... Pourtant, si vous vous examiniez vraiment à fond, vous verriez que parfois...

Mais pourquoi anticiper ? Vous pourrez savoir exactement à quoi vous en tenir en répondant au questionnaire suivant. Vous devrez, naturellement, être très franche, même si cette franchise doit vous aider à découvrir qu'en certaines circonstances vous n'avez vraiment pas été aussi simple que vous le prétendiez...

* * *

1. — Affectez-vous un souverain mépris de l'argent ?

2. — Emaillez-vous votre conversation de mots étrangers dont vous ne connaissez pas toujours très bien le sens ?

3. — Cousez-vous dans vos toilettes de petite couturière des vieilles griffes de maisons de couture célèbres ?

4. — Vous arrangez-vous parfois pour changer un gros billet, même si vous devez payer une petite note ?

5. — Cessez-vous de trouver du talent à un artiste, quand il commence à connaître la faveur du « gros public » ?

6. — Parlez-vous avec mépris des objets que seul l'état de votre bourse vous empêche d'acquérir ?

7. — Vous vantez-vous de connaître très bien des gens célèbres que vous n'avez rencontrés qu'une fois en passant ?

8. — Vous priveriez-vous de déjeuner pour prendre un jus de fruit dans un endroit en vogue ?

9. — Dites-vous « le bridge m'assomme » alors que vous ne savez pas y jouer ?

10. — Au restaurant, laissez-vous enlever votre assiette à moitié vide, malgré un solide appétit, sous prétexte qu'il est bon de paraître vite rassasiée ?

11. — Fumez-vous alors que vous avez horreur du tabac ?

12. — Etes-vous capable d'assister à un concert qui vous ennuie, uniquement pour y être vue ?

13. — Affectez-vous le plus profond mépris pour des gens qui ont « l'esprit de famille » afin d'avoir l'air indépendante ?

14. — Usez-vous, dans vos conservations, de termes excessifs tels que « divin, dynamisme, refoulement, sidérant, etc. » ?

15. — Porteriez-vous l'insigne d'un club chic, sans en faire partie ?

* * *

Si vous obtenez 15 « oui », votre cas est fatal. Vous êtes définitivement fausse et artificielle.

10 points montrent une tendance à « se faire voir ».

Entre 5 et 10, ce n'est vraiment pas mal et vous ne manquez pas de simplicité.

Mais, si vous obtenez entre 1 et 5, je ne vous poserai qu'une question : êtes-vous sûre d'avoir répondu à mon questionnaire en toute sincérité ?

ANNE-MARIE

VOUS AVEZ UNE VIEILLE ROBE...

Vous avez une vieille robe corsage quadrillé et jupe unie. Vous ne pouvez plus la porter, d'abord parce qu'elle est trop étroite, et ensuite parce que le col, le revers des manches et le bas de la jupe sont hors d'usage. Comment faire ? Eh bien, taillez là-dedans une robette pour fillette. Elle sera charmante.

Taillez le corsage dans votre corsage, mais veillez à couper un nouveau col. Ne « rafistolez » pas l'ancien, car il s'effilochera et produira un effet disgracieux pour la fillette qui le portera. Les manches seront, naturellement, taillées dans vos manches, mais dans la partie qui est aussi éloignée que possible de vos poignées usagées. La jupe sera coupée dans votre biais, mais vous la garnirez de deux bretelles qui se croiseront dans le dos.

Conseils à mes nièces...

Nièce « E. S. J. »

Pour vos cils, appliquez chaque soir, après vous être démaquillée, un peu d'huile de ricin. Vos cheveux ont besoin d'un traitement sérieux. Allez chez un bon coiffeur qui brûlera leurs pointes fourchues. Mais faites vite, ne laissez pas votre chevelure dans cet état, car vous risqueriez de la ruiner complètement. Faites régulièrement des shampooings d'huile, pendant au moins trois mois. Brossez deux fois par jour vos cheveux (100 coups de brosse chaque fois).

Nièce « Blanche » (Beyoglu, Istanbul)

Voici la composition d'un excellent cold cream : blanc de baleine : 30 gr. ; cire blanche : 15 gr. ; huile d'amandes douces : 105 gr. ; eau de rose : 30 gr. ; teinture de benjoin : 7 gr. 50 ; huile de rose : 5 gouttes. Pour vos cheveux, employez cette brillantine : huile de vaseline : 30 gr. ; essence de violettes en quantité suffisante pour parfumer.

Nièce « Blonde aux yeux noirs »

Puisque vous avez un type un peu exotique, je vous conseillerai de choisir une couleur chaude qui s'accorde avec votre genre. Choisissez un tissu roux, havane, bleu ciel, gris-bleu, vert bleuté. Comme forme, jupe ample — pour dissimuler vos hanches — corsage drapé ou bien à petits plis, à nervures, à fronces. Un très beau collier complétera votre tenue.

Nièce « A. » (Izmir)

Je ne puis analyser votre écriture, car je ne suis pas graphologue. Le rêve en question signifie que vous rencontrerez trois jeunes gens, mais que l'un d'entre eux retiendra particulièrement votre attention. Vous lui donnerez votre cœur. Si j'étais à votre place, je ne serais pas supertitieuse. C'est un vilain péché qu'aucune religion n'approuve.

Nièce « Souraya »

Vous devez soigner votre estomac et, surtout, veiller au bon fonctionnement de vos intestins. Pourquoi ne consultez-vous pas un spécialiste des maladies internes ? Il doit certainement exister un remède à votre mal. Les boutons en question peuvent en effet provenir de votre mauvais état de santé.

Nièce « Chelly » (Haïfa)

Je réponds par lettre privée seulement lorsqu'il s'agit d'une chose confidentielle que je ne puis traiter dans ces colonnes. Votre mari a raison. Suivez ses conseils. Il fait preuve d'un bon sens et d'un raisonnement vraiment extraordinaires. Confiez-vous davantage à lui. Pourquoi le considérez-vous toujours comme un étranger ?

Nièce « Fleuriste »

Je comprends votre chagrin, ma pauvre amie. Il n'est pas agréable de se rendre compte brusquement que celui qu'on aimait était un malhonnête personnage en quête d'une aventure facile. Ne vous découragez pas et, surtout, ne généralisez pas. Tous les hommes ne sont pas des canailles, Dieu merci. Je suis sûre que vous rencontrerez sur votre route un brave garçon qui vous fera oublier cette déception.

Nièce « Pourquoi lui dire la vérité ? »

Pourquoi ? Mais tout simplement parce que vous la lui devez. Il ne vous est pas possible d'épouser cet homme si vous ne lui racontez pas la lamentable aventure que vous regrettez tant aujourd'hui. Dites-lui tout, très simplement. S'il vous aime vraiment — et tout porte à croire qu'il tient énormément à vous — il pardonnera et appréciera votre franchise.

Nièce « Pouliche »

Un visage « chevalin », comme vous le nommez, peut très bien avoir de la grâce. Vous ne vous coiffez pas convenablement. Vous devriez porter un rouleau en dedans et c'est tout. Pas de ces bouclettes massées sur le front, qui ne font qu'allonger encore plus votre figure. Je serai absente du Caire pendant quelques jours, voulez-vous m'écrire au milieu du mois d'octobre ? Je vous fixerai un rendez-vous.

Nièce « Oui ou non »

Définitivement « non ». Cessez de sortir avec cet homme marié. Il ne faut pas jouer avec le feu, et, le temps aidant, vous risqueriez de vous attacher trop à celui que, déjà, vous appelez « mon amoureux ». La religion catholique interdit le divorce, n'espérez donc rien de ce côté-là. Rompez immédiatement, croyez-moi. Cela pourra vous faire souffrir, mais vous retrouverez au moins votre équilibre.

Nièce « Zibeline »

Portez votre cape chez un bon fourreur. Faites attention de ne pas l'abîmer, car la zibeline coûte, surtout à présent, des sommes astronomiques. Je ne vous conseille pas de faire un boléro et un manchon de votre fourrure. Gardez-la telle quelle. Elle fera plus d'effet et, surtout, ne sera pas coupée en morceaux.

Neveu « Je vous obéirai »

Je ne sais vraiment que vous dire. Votre femme vous a déjà quitté à deux reprises. Je ne crois pas que ce serait intelligent de reprendre la vie conjugale. Puisque n'importe quel uniforme réussit à lui faire oublier ses obligations, soyez vraiment sévère cette fois, afin qu'elle se rende compte de son erreur. Elle est en âge de réaliser ses responsabilités.

Neveu « Un légionnaire »

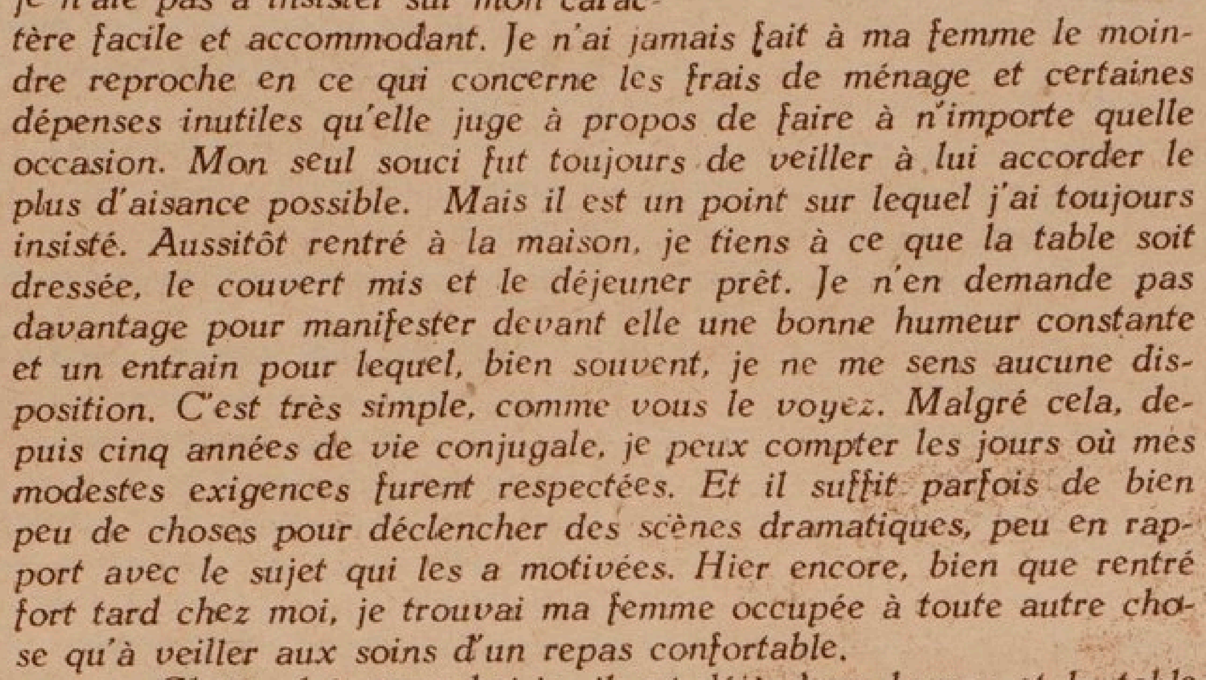
Votre lettre est arrivée avec un tel retard que je n'ai pu y répondre à temps. Ecrivez-moi, dès que vous êtes libre. N'oubliez pas que vous êtes un de mes plus anciens lecteurs et que cela me fait plaisir d'avoir de vos nouvelles.

Neveu « Stélio de Port-Saïd »

Le bruit en question est absolument dénué de tout fondement, vous ne devez y attacher aucune importance. Je vous conseille, pour ce qui est du choix d'une carrière, d'obéir à vos parents, ne fut-ce que temporairement. Il n'y a pas de taille établie pour un jeune homme de dix-sept ans. Il peut avoir 1 m. 80 ou 1 m. 60, cela n'a aucune importance, car il est en âge de grandir et de se développer encore.

TANTE ANNE-MARIE

Lettre à ma Cousine



Les femmes sont parfois, ma chère cousine, de bien drôles de phénomènes et j'en ai médit à outrance l'autre jour avec un mien confrère. Me pardonnerez-vous la chose et avouerez-vous avec moi que, souvent, leur attitude est bien déconcertante pour le pschanaliste le plus averti ?

Mais voici le dialogue. Il aborde des scènes de la vie courante et, pour n'être pas d'un niveau très élevé, n'en exprime pas moins des façons d'être et d'agir fort complexes.

— Vous me connaissez suffisamment, me dit mon confrère, pour que je n'aie pas à insister sur mon caractère facile et accommodant. Je n'ai jamais fait à ma femme le moindre reproche en ce qui concerne les frais de ménage et certaines dépenses inutiles qu'elle juge à propos de faire à n'importe quelle occasion. Mon seul souci fut toujours de veiller à lui accorder le plus d'aisance possible. Mais il est un point sur lequel j'ai toujours insisté. Aussitôt rentré à la maison, je tiens à ce que la table soit dressée, le couvert mis et le déjeuner prêt. Je n'en demande pas davantage pour manifester devant elle une bonne humeur constante et un entrain pour lequel, bien souvent, je ne me sens aucune disposition. C'est très simple, comme vous le voyez. Malgré cela, depuis cinq années de vie conjugale, je peux compter les jours où mes modestes exigences furent respectées. Et il suffit parfois de bien peu de choses pour déclencher des scènes dramatiques, peu en rapport avec le sujet qui les a motivées. Hier encore, bien que rentré fort tard chez moi, je trouvai ma femme occupée à toute autre chose qu'à veiller aux soins d'un repas confortable.

« — Chérie, lui reprochai-je, il est déjà deux heures et la table n'est pas encore mise.

« Trouvant indigne de me répondre, elle donna les ordres nécessaires. Tout naturellement, le déjeuner eut lieu au milieu d'une atmosphère d'orage et, une fois achevé, je me retirai dans mon coin, c'est-à-dire dans un large fauteuil où je commençai à déplier mon journal.

« — C'est tout ce que tu as à me dire ? me fit-elle avec un regard farouche. Ne dirait-on pas que j'ai commis un crime parce que Monsieur n'a pas été servi à l'heure !...

« — Mais, ma chérie, c'est tellement facile... Ce que je demande est moins que rien. Fais un tout petit effort et tu verras, tout ira pour le mieux.

« Ouiche ! Aujourd'hui ce fut pis encore, alors que, quittant mon bureau, je regagnai ma maison tout guilleret devant la perspective d'un repas qui me serait servi à temps, car je supposais que la leçon avait porté ses fruits.

« Mais le boucher avait tardé à livrer la viande.

« Pas moyen de trouver des légumes dans toute la ville.

« Le primus ne marchait pas.

« Et mille autres prétextes du même genre.

Je ne voulus pas être en reste avec mon interlocuteur.

— Ne vous plaignez pas trop, mon vieux, lui dis-je pour le consoler. En ce qui me concerne, ma femme que j'avais chargée l'autre jour d'un coup de téléphone très urgent à donner dans la matinée m'expliqua, quand je lui demandai si elle s'était acquittée de sa tâche, qu'elle n'avait pas eu le temps de le faire.

« — Comment ! m'exclamai-je avec étonnement, en quatre heures tu n'as pas trouvé une minute, une seule, pour décrocher le récepteur et tourner le cadran ? J'avoue que cela me dépasse.

« — Je te répète que je n'ai pas eu le temps. Le repasseur est arrivé. J'ai dû compter le linge. Puis une amie est venue me voir. A propos, elle et son mari nous invitent à dîner demain soir. Quelle joie ! Je cherchais justement une occasion d'arborer ma nouvelle robe. Dis-moi, mon chéri, est-il vrai que les Y... vont divorcer ? Il paraît qu'ils se sont rendu compte qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre.

« Je la regardai médusé. Mais en sage, j'étouffais ma colère et pris le parti de ne pas insister davantage.

« Que voulez-vous, mon ami ? Avec les femmes, mieux vaut souvent ne pas discuter et nous résigner stoïquement à notre sort.

Accordez-moi quand même votre absolution, ma chère cousine, pour m'être livré sur votre compte à des constatations fort désobligeantes, car vous êtes charmante, avec vos défauts même, et sans vous l'existence ne serait pour nous d'aucun attrait.

Sans rancune.

Bien vôtre
SERGE FORZANNES

Délassons-nous

PROBLÈME POLICIER

LE CLOU EMPOISONNE

Les journaux rapportaient :

« Nous apprenons la mort, survenue aujourd'hui dans son appartement en de mystérieuses circonstances, de M. Arthur Wheedle Henderson. Le médecin légiste attribue le décès à l'empoisonnement. »

* * *

— Bonjour, docteur, dit l'inspecteur Blacker en se faisant connaître. Je voudrais vous poser quelques questions au sujet de feu M. Henderson. De quelle façon, d'après vous, le poison a-t-il été administré à la victime ?

— Ça, M. Blacker, c'est un mystère. La substance vénéneuse dont j'ai vérifié la présence dans l'organisme de Henderson peut donner la mort soit par absorption, soit par injection. Dans le cas en question, il est certain que le poison a été administré par voie externe.

Blacker s'en alla interroger le valet de chambre de la victime.

— J'ai réveillé mon maître à 9 heures ce matin. Il était d'excellente humeur. Il se leva immédiatement, et trois quarts d'heure plus tard il allait prendre son petit déjeuner. Il chaussa ses bottines lui-même, car il était pressé. Juste au moment de porter à la bouche la première fourchetée de nourriture, il tomba de sa chaise et mourut immédiatement.

— Alors il n'a même pas eu le temps d'absorber une bouchée ?

— Non, monsieur, et depuis son dîner, hier soir, il n'a pris qu'un verre de porto.

— A-t-il rencontré quelqu'un ce matin, à part vous ?

— Non, monsieur, même pas son fils, Robert.

Blacker examina soigneusement le corps, et ne réussit pas à trouver la trace d'une piqûre quelconque. Il y avait bien, au talon du pied gauche, une légère éraflure, mais le détective n'y attacha aucune importance. Il visita les vêtements, dans l'espoir de découvrir un indice quelconque, et finalement son regard se posa sur les bottines du défunt. Elles semblaient neuves.

— D'où proviennent ces chaussures ?

— Elles viennent d'être ressemelées par le savetier du coin que mon maître aimait beaucoup.

— Est-ce que M. Henderson les a portées depuis qu'elles ont été réparées ?

— Non ; on les a apportées hier soir, et je les ai cirées ce matin tôt.

— Parlez-moi un peu de Henderson Junior. Etait-il en bons termes avec son père ?

Le serviteur hésita :

— A vrai dire, non. Ils eurent ces jours-ci de fréquentes disputes au sujet d'une question matrimoniale. J'ai entendu M. Henderson crier à plus d'une reprise : « Jamais, je n'accepterai ce mariage ! »

Blacker examina les bottines, passa sa main à l'intérieur et eut un sourire de satisfaction. La chaussure gauche portait un clou à l'emplacement du talon. Il fit appeler le fils de la victime :

— Monsieur Henderson, on m'a dit que la semaine dernière vous avez acheté du poison. Qu'avez-vous à dire ?

— Je l'ai donné à quelqu'un, bégaya le jeune homme. Je le jure.

Quelques minutes après, l'inspecteur interrogeait le savetier :

— Vous avez une fille ?

— Oui, monsieur.

— Elle aime les animaux, à ce qu'il paraît.

— Oh ! oui, monsieur. Elle est très triste parce que dernièrement elle a été obligée d'empoisonner son chien qui avait trop vieilli.

Le constable qui accompagnait Blacker voulut arrêter sur-le-champ la jeune fille. Mais le détective s'opposa :

— Elle n'est point coupable.

— Mais tous les indices la désignent, monsieur.

— Je sais. C'est pour cette raison que je me méfie. L'évidence est trop flagrante. Retournons chez Henderson. J'ai comme une idée que le jeune Robert finira par faire des aveux.

En effet, Blacker avait raison.

QUEL EST L'INDICE QUI LE MIT SUR LA VOIE DU COUPABLE ?

UN MALIN

— Moi, dit l'Américain, je trouve la solution de toutes les charades et devinettes.

— Sans jamais vous tromper ? dit le Français.

— Jamais. Je vous tiens un pari de 500 dollars.

— 500 dollars ! C'est la monnaie de votre pays. Moi je vous tiens 500 francs contre vos 500 dollars.

— Entendu, dit l'Américain, sûr de lui.

— Eh bien, voici une charade, dit le Français : « Mon premier a une patte, mon second a deux pattes, mon troisième a trois pattes et mon tout n'a qu'une patte. »

L'Américain cherche vainement et avance :

— Je ne trouve pas. J'ai perdu. Voici vos 500 dollars. Quelle est la réponse ?

— Je ne sais pas non plus. J'ai perdu également. Voici vos 500 francs.

LES MOTS EN ÉCHELLE

Connaissez-vous les mots en échelle ? Voici en quoi ils consistent : vous partez d'un mot donné et il s'agit d'obtenir un autre mot situé au bas de « l'échelle », en ne changeant qu'une seule lettre d'un échelon à l'autre, en descendant. Voici un exemple : il s'agit de transformer VENT en NOIR.

V E N T
V O N T
V O I T
V O I R
N O I R

Comme de juste, chacun des « échelons » doit être en mot français usité.

Et maintenant que vous avez compris essayez de construire le mot en échelle suivant :

C H A R S
. . . . .
. . . . .
. . . . .
D R O I T

SAGESSE

. Tout notre contentement ne consiste qu'au témoignage que nous avons d'avoir quelque perfection.
Descartes

Le vrai but de la vie est moins de chercher à gravir les cimes que de s'améliorer sans cesse.
Paul Brulat

Notre bonheur ne consiste point et ne doit point consister dans une pleine jouissance où il n'y aurait plus rien à désirer, et qui rendrait notre esprit stupide, mais il doit consister dans un progrès perpétuel vers de nouvelles perfections.
Leibnitz

Le bonheur de l'homme ne consiste pas dans les biens qu'il a, mais dans le bien qu'il peut faire.
Fléchier

LES SEPT AMIS

Sept amis fréquentaient le même restaurant, mais le premier y déjeunait tous les jours ; le second, tous les deux jours ; le troisième, tous les trois jours et ainsi de suite ; le septième y déjeunant tous les sept jours.

Le propriétaire, ayant remarqué cela, leur déclara qu'il leur offrirait un déjeuner gratuit chaque fois qu'ils se trouveraient réunis tous les sept à table.

La chose arrivait-elle souvent ?

SOLUTIONS

LE CLOU EMPOISONNE

— Avez-vous oublié, dit Blacker à son subalterne, que les bottines ont été cirées après qu'elles eussent été envoyées chez Henderson ? Pour nettoyer une paire de chaussures comme il faut, il faut glisser une main à l'intérieur. Si le clou avait été déjà enduit de poison, ç'aurait été la personne qui a ciré les bottines qui serait morte, et non pas Henderson. Par conséquent, il est certain que le poison a été appliqué entre l'instant où les bottines furent cirées et celui où la victime les enfila.

LES SEPT AMIS

Le restaurateur ne s'engageait à offrir un déjeuner gratuit à ses sept clients que tous les 420 jours ; 420 étant le plus petit commun multiple de 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

NOS CONTES

LE FIL D'ARAIGNEE

Décembre 1831...

Les troupes égyptiennes d'Ibrahim Pacha font leur entrée dans Jérusalem. Des hérauts parcourent la ville sainte, donnant lecture aux habitants de la proclamation que leur adressait le généralissime au nom de son père Mohammed Aly Pacha :

« Au cheikh du Haram hiérosolymite, au Mufti, aux gouverneurs, aux perceveurs d'impôts, aux émirs et chefs de villages et de familles dans les provinces de Saïda et de Jérusalem, aux sédentaires et aux nomades, Ibrahim fils de Mohammed Aly fait dire :

« J'apprends que les chrétiens et les Juifs de ce pays sont l'objet de vexations injustes. J'ordonne qu'ils soient traités avec tolérance et équité. J'ordonne aussi qu'ils soient exemptés du paiement de toute contribution. Cet ordre s'applique indifféremment aux autochtones, aux étrangers vivant dans le pays ou aux pèlerins de passage. J'ordonne l'abolition de la taxe perçue des chrétiens qui vont se baigner dans l'eau sacrée du Jourdain, ou qui se rendent à l'église du Saint-Sépulcre pour y accomplir les devoirs de leur culte. J'ordonne que les libertés privées soient respectées : dans les affaires, dans les croyances, dans les déplacements. J'ordonne la protection de tous les droits. Je veillerai à la sécurité de tous, et les emblèmes de la justice flotteront dans votre ciel comme ont flotté mes étendards victorieux sur les champs de bataille.

« Voilà ce qu'ordonne Ibrahim fils de Mohammed Aly. Obéissez ! »

* * *

Juin 1832...

Les Juifs de Jérusalem tinrent conseil. Le rabbin Cohen Al-Mardini, qui présidait cette réunion des sages d'Israël, prit la parole en ces termes :

— Je suis chargé, mes frères, de porter à la connaissance du généralissime égyptien, de retour dans notre ville après une campagne triomphale, les doléances et les récriminations de mes coreligionnaires. Quelqu'un d'entre vous a-t-il une plainte à formuler ?

L'assistance remua négativement la tête :

— Non... Non...

Un homme se leva :

— J'ai quelque chose à dire, Rabbi.

— Parle, Haïm le forgeron, autorisa sentencieusement le chef de l'assemblée.

— Je suis un fils du peuple, poursuivit le forgeron. Je pratique mon métier dans cette ville depuis plus de vingt ans. Je n'ai jamais connu des jours plus heureux que ces jours !

Al-Mardini commenta :

— Ibrahim l'Egyptien a mis fin à l'omnipotence des malfaiteurs. Il a ordonné à ses soldats de restituer à leurs propriétaires tous les objets qu'ils avaient emportés du pillage de Saint-Jean d'Acre. Grâce à lui, nous sommes à l'abri de tout méfait. Prions donc Dieu, mes frères, de tenir Ibrahim sous sa sainte garde, de lui donner la victoire sur ses ennemis et d'éliminer tout obstacle sur son chemin.

Debout, les bras tendus vers le ciel dans une attitude de fervente supplication, l'assistance exhala trois fois le mot qui résumait ses vœux et ses espoirs :

— Amen ! Amen ! Amen !

* * *

Haïm le forgeron rentra chez lui. Il était tard, et sa fille Esther l'attendait, anxieuse, sur le seuil de la porte. Il la prit dans ses bras et tous deux pénétrèrent dans l'unique pièce dont se composait leur humble demeure.

— Tu as tardé, père, et j'étais inquiète. La présence de ces Egyptiens, dans notre ville, me fait toujours peur.

Haïm embrassa sa fille :

— Dissipe tes craintes, ma chérie. Les Egyptiens protègent nos biens et respectent nos libertés. On m'a affirmé, ce soir, que leur chef, Ibrahim Pacha, surveille étroitement la conduite de ses soldats et qu'il sort la nuit, déguisé, pour se rendre compte personnellement de leurs faits et gestes. Si je suis rentré tard, aujourd'hui, c'est parce que je mettais en lieu sûr notre petite fortune, péniblement amassée, et celle de ton fiancé, Eliahou, qu'il me confia l'autre jour.

— Et où l'as-tu cachée, cette double fortune ?

— Dans une petite fosse que j'ai habilement creusée dans ma boutique.

— Ne crains-tu pas les voleurs ?

— Non. Les gardiens de nuit parcourent sans cesse les souks de la ville : notre argent y sera mieux gardé que dans nos maisons.

Et après un court silence, le forgeron reprit :

— Ne parlons plus de cela, ma fille, et prends la Bible. Nous en étions, hier soir, au chapitre cinquième du *Deutéronome*.

— Oui, répondit Esther en retirant l'ouvrage sacré de son étui de cuir et en y cherchant le passage indiqué. M'y voici... *Pentateuque... Deutéronome*... cinquième livre de Moïse...

Et elle lut :

« Garde le jour du repos pour le sanctifier, selon que l'Eternel, ton Dieu, te l'a commandé ;

« Tu travailleras six jours et tu feras toute ton œuvre ;

« Mais le septième jour est le repos de l'Eternel ton Dieu ; tu ne feras aucune œuvre ce jour-là, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bœuf, ni ton âne, ni aucune de tes bêtes, ni ton étranger qui est dans tes portes, afin que ton serviteur et ta servante se reposent comme toi ;

« Et que tu te souviennes que tu as été esclave au pays d'Egypte, et que l'Eternel ton Dieu t'en a tiré à main forte et à bras étendu ; c'est pourquoi l'Eternel ton Dieu t'a commandé de garder le jour du repos ;

« Honore ton père et ta mère comme l'Eternel ton Dieu te l'a commandé, afin que tes jours soient prolongés et que tu sois heureux sur la terre que l'Eternel ton Dieu te donne.

« Tu ne tueras point. Tu ne commettras point adultère. Tu ne déroberas point... »

* * *

La porte s'ouvrit violemment et Eliahou, fiancé d'Esther, entra. Il était en proie à une vive surexcitation :

— Tu es là, père, s'écria-t-il en voyant Haïm... pendant que les voleurs s'en prennent à ta boutique ?

Le forgeron reçut ces mots inattendus comme autant de coups de matraque sur la tête. Il demeura quelques instants stupéfait, la bouche ouverte, les yeux immobiles. Une sueur froide coula de son front. Puis il leva lentement la main et la passa sur sa tête et sur son visage, comme pour dissiper un cauchemar.

Le jeune homme, regrettant d'avoir brutalement annoncé la mauvaise nouvelle à son futur beau-père, s'approcha de lui et dit d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme :

— A quoi bon te laisser abattre de la sorte, père ? Que les voleurs emportent de ta boutique ce qu'ils y trouveront de ferraille mangée par la rouille. Nous n'allons pas nous lamenter pour si peu !

La jeune fille dit à son tour :

— Ne t'afflige pas outre mesure, père bien-aimé.

Eliahou expliqua :

— Je venais ici. En passant devant la boutique, il me sembla entendre un bruit à l'intérieur. Je prêtai l'oreille. La porte s'ouvrit aussitôt, laissant sortir trois hommes qui, sous l'épais manteau des ténèbres, disparurent en courant dans les ruelles étroites.

Le forgeron, revenant à lui, balbutia :

— Mon enfant... je suis un malheureux... mon argent... ton argent... toute notre fortune... là-bas... dans la boutique... on a tout volé, peut-être !

— Quoi ? Que dis-tu ? questionna le jeune homme, troublé à son tour. Notre argent ? Tu l'as caché là-bas ?

— Oui... dans une fosse... à la droite de l'enclume... sous la lucarne...

Le fiancé d'Esther ne voulut pas en entendre davantage. Il sortit précipitamment et se mit à courir comme un fou dans les ruelles noires, vers la boutique qu'il croyait pleine seulement de ferraille rouillée.

* * *

Il revint bientôt, pâle, tremblant, les larmes aux yeux.

En le voyant dans cet état, Haïm comprit que le pire était arrivé, que les voleurs avaient découvert la cachette et qu'ils avaient tout emporté.

Eliahou, abattu par la douleur, s'était écroulé sur le sol. Le forgeron, reprenant subitement contenance, lui dit sur un ton ferme et confiant :

— Lève-toi, mon enfant. Tu me reprochais tout à l'heure ma faiblesse. Ne te laisse pas abattre à ton tour. Lève-toi et allons voir le généralissime égyptien. Nous lui demanderons de nous faire justice et de nous restituer notre bien volé.

* * *

Ibrahim Pacha, qui avait choisi Jérusalem pour résidence, à cette époque-là, occupait une vaste demeure accoudée aux remparts de l'antique cité sainte, également vénérée par les Juifs, les chrétiens et les musulmans.

« L'Egyptien », comme l'appelaient les habitants, recevait et écoutait sans distinction tous ceux qui venaient réclamer contre une injustice de ses subalternes. Haïm et Eliahou n'eurent pas de peine à se faire introduire auprès de lui.

Le forgeron salua et dit :

— Ma plainte, ô Emir, est simple. Laisse-moi donc te l'exposer — et t'adresser un reproche.

Ibrahim sourit :

— Je te donne l'aman, vieillard ; tu peux t'expliquer en liberté.

— Emir, reprit Haïm, tu parles d'ordre, de lois, de justice et d'équité. Tu nous demandes de dormir tranquilles, sous prétexte que tu veilles sur nos vies et nos biens. Or, depuis vingt ans que je pratique mon métier dans ce pays, sous les pachas ottomans, je ne fus l'objet d'aucun vol. Hier, tu vins combattre et chasser les pachas du sultan. Aujourd'hui, on me dérobe ma fortune après avoir saccagé ma boutique. Si tu es notre protecteur, comme tu le dis, fais rechercher et arrêter les voleurs. Voilà ce que j'avais à te dire : donne-nous la preuve de ta puissance et de ta justice — ou celle de ta faiblesse et de ton injustice.

Ibrahim avait écouté attentivement l'exposé du forgeron. Lorsque ce dernier eut fini de parler, il lui dit :

— Rentre chez toi, vieillard. Demain, les bandits seront pris et ton bien te sera restitué.

* * *

Le lendemain, la ville fut réveillée par la voix du crieur public qui clamait :

« Habitants de Jérusalem ! Par ordre du caïd général, le grand émir, le conquérant victorieux, Al-Ghazi Ibrahim Pacha, je vous convoque pour aujourd'hui, à l'heure de midi : trouvez-vous tous au grand souk, où un miracle étonnant va s'accomplir, devant la boutique du forgeron Haïm le Juif. Habitants de Jérusalem ! Par ordre du caïd général... »

A l'heure indiquée, le grand souk regorgeait de monde. Tous les présents avaient les regards tournés vers la petite forge et chacun essayait de s'en approcher le plus possible, pour contempler de près le miracle promis.

Ibrahim Pacha quitta sa résidence et, précédé de ses cavaliers albanais, fendit la foule compacte et se rendit tout droit à l'endroit désigné.

Et il parla au peuple :

— Vous savez tous, dit-il, que les lois de toutes les religions ordonnent de châtier les méchants. Je veux appliquer ces lois non seulement contre les hommes, mais aussi contre les bêtes et les choses inanimées. Homme, bête ou chose qui manquerait à son devoir sera châtié ! Or, cette porte que vous voyez, cette porte de la forge, a manqué à son devoir : elle n'a pas protégé la boutique de Haïm le Juif. Des voleurs y ont pénétré, malgré la présence de la porte : qu'on lui donne cent coups de fouet !

Les crieurs publics répétèrent les paroles de leur maître, alors que les soldats d'Ibrahim administraient à la porte coupable les cent coups de fouet.

La sentence exécutée, l'Egyptien s'approcha de la porte et, devant la curiosité étonnée de l'assistance, y colla son oreille :

— Je n'entends rien ! Qu'on lui donne encore cent coups de fouet ! Elle finira bien, cette maudite porte, par me révéler les noms des voleurs qui l'enfoncèrent l'autre jour !

Les soldats s'exécutèrent à nouveau. Pendant ce temps, d'autres soldats, mêlés à la foule, remarquaient le manège de trois hommes qui, pressés l'un contre l'autre, cherchaient à s'esquiver au loin.

Ibrahim colla de nouveau son oreille contre la porte, au milieu d'un silence général et impressionnant.

Puis, relevant la tête, d'une voix tonnante, il s'écria :

— J'ai compris, maintenant. La porte me dit que le voleur de la boutique se trouve au milieu de cette foule, et qu'un fil d'araignée, la nuit du vol, s'accrocha à sa tête !

La voix des crieurs claironna :

« ... la porte dit... le voleur au milieu de la foule... un fil d'araignée, la nuit du vol, s'accrocha à sa tête ! »

Chacun regarda son voisin...

Instinctivement, mus par la crainte, trois hommes portèrent la main à la tête. C'étaient ceux-là mêmes qui esquissaient un mouvement de fuite et que les soldats ne perdaient pas de vue. Ils cherchaient, tous les trois, le fil d'araignée accroché à leur tête !

Appréhendés, ils n'opposèrent aucune résistance, convaincus qu'ils étaient de la réalité du miracle qui les avait trahis et livrés. Ils furent condamnés à restituer le bien volé et à recevoir chacun cent coups de fouet, devant la porte de la boutique qui avait été le témoin de leur prouesse.

Et les habitants de Jérusalem se dispersèrent amusés, intrigués, étonnés et confiants.

— Tu peux dormir tranquille, à l'avenir, et reprendre en paix ton travail, dit Ibrahim l'Egyptien à Haïm. Mon œil veille, et ma justice ne fera jamais défaut à ceux qui s'en remettent à moi, et aux peuples qui se soumettent à l'autorité de mon père.

* * *

Ce fut une journée de fête, dans la demeure du forgeron.

— Ne t'avais-je pas affirmé, dit Haïm à sa fille, que ces Egyptiens étaient dignes de notre confiance ?

— Je les craignais, répondit Esther, et je priais Dieu de les confondre et de nous sauver de leurs mains, comme Il confondit jadis les Egyptiens de Pharaon et sauva nos aïeux ! Mais, maintenant, mon opinion change, et je commence à les aimer.

— Tu fais bien, ma fille, car quel témoignage plus éclatant de leur équité et de leur force pouvons-nous exiger, après ce qui vient de se produire !

Puis, avec une sérénité satisfaite, Haïm ajouta :

— Reprenons la lecture du chapitre cinquième du cinquième livre de Moïse...

— Oui, père...

— Ecoute bien la lecture du *Pentateuque*, mon enfant, poursuivit le forgeron en s'adressant à son futur gendre, qui était assis en silence auprès de sa fiancée. Ecoute bien, et sois fidèle, toute ta vie, aux enseignements de ta religion, comme cet Egyptien l'est, aux enseignements de la sienne.

— Oui, père, répondit Eliahou.

Esther avait ouvert le livre et lisait déjà :

« Tu ne tueras point. Tu ne commettras point adultère. Tu ne déroberas point. Tu ne diras point de faux témoignage contre ton prochain.

« Tu ne convoiteras point la femme de ton prochain, et tu ne souhaiteras point la maison de ton prochain, ni son champ, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui soit à ton prochain... »

Haïm pressa les deux jeunes gens sur sa poitrine et, d'une voix qui trahissait son émotion, il dit :

— Nous avons vécu ensemble, Eliahou, dans les beaux comme dans les mauvais jours. Hier, nous avons failli tout perdre. Dieu a eu pitié de nous. Donne à ta fiancée le baiser d'amour et de fidélité. Demain, tu seras son époux, la vie vous sourira et vous accueillerez avec une foi inébranlable un avenir plein de promesses, de joie et de bonheur.

HABIB JAMATI

